


PARIS VIE
JUL 1 1967
BIBLIOTHECA



Recueil 5 pièces


Coll. spec.

DU *BONHEUR* DE *LA VIE.*

DU

BONHEUR

DE

LA VIE.

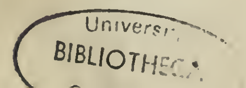
Summum bonum eſt, animus fortuita deſpiciens virtute lætus.

SENECÆ, *de Vita beata*, *cap.* 4. *n.* 618.



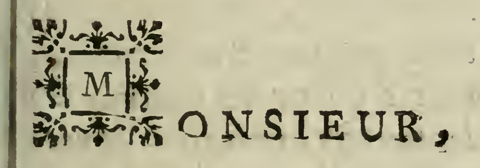
A LA HAYE.

M. DCC. LIV.





A MONSIEUR ***



MONSIEUR,

Ce n'eſt ni le vil intérêt, ni une baſſe flatterie qui me portent à vous adreſſer cette foible production de mon lent

& tardif génie ; le ſeul avantage que je me propoſe tirer de mon entrepriſe, eſt ſimplement de pouvoir dire avec une entiere ſatisfaction, qu'en vous le conſacrant je rends ici un hommage, que je dois à la vertu ; cet hommage eſt d'autant plus légitime, MONSIEUR, *que cette vertu dont quelques-uns commencent à goûter les charmes & les attraits, eſt le fruit de vos veilles & de vos pénibles travaux ; vous l'avez tirée du ſombre & ténébreux cahos où les mœurs déréglées l'avoient enſevelie ; par le ſecours de la Divinité de qui vous avez*

emprunté son sublime langage & son esprit de vérité, vous nous en avez découvert la véritable & solide beauté, l'éclat & la splendeur dont elle est environnée; & par la sagesse de vos maximes, l'excellence, & la force de vos préceptes, vous nous avez en quelque sorte contraints à lui restituer un encens que le vice jusqu'ici lui avoit entierement usurpé. C'est enfin un témoignage que l'équité doit à vos généreux efforts, d'avoir forcé tant de funestes obstacles, pour la rappeller de son exil sur ces bords infortunés. Et en dépit de la ja-

louse envie, j'admirerai sans cesse avec la postérité ces immortels écrits où brillent à la fois ce génie, cette probité, cette sagesse, & en un mot, cette excellente morale qu'autrefois ces illustres Grecs, Socrate, Aristippe, Platon & Aristote dictoient à leur patrie ravie, étonnée; & c'est comme à l'émule de ces grands hommes, que je trouverai toute ma vie un plaisir indicible à me dire avec l'attachement le plus respectueux,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obeissant serviteur,
GLENAT E. de la M.

AVANT-PROPOS

LA carriere dans laquelle j'entre ici, ne m'offre de toutes parts que des ronces & des épines. Vouloir faire des efforts pour persuader que la vertu & la sagesse peuvent nous rendre heureux, c'est, à mon avis, une entreprise qui ne peut être que d'un très-difficile succès, surtout dans un siecle où les vices me paroissent le parti dominant. Mais enfin, il n'y a point de régle si sévere qui ne souffre des exceptions; c'est pourquoi je me flatte de trouver

dans le particulier quelques applaudiſſemens ; je ne dis pas pour mon Ouvrage, mais pour la pureté de l'intention qui me le fait entreprendre. . . . . .

. . . .

Les ſimples lumieres naturelles leur ont ſuffi pour appercevoir que ces merveilles qui frappent la vûe & l'imagination, les Cieux, le Soleil, la Lune, les Aſtres, la Terre, les Mers, cette ſucceſſion annuelle des Saiſons, qui tour à tour produiſent leurs avantages particuliers, n'ont été formés que pour notre bonheur.

Ils ont fait plus : ils nous ont enſeigné le juſte choix des moyens propres pour uſer avec avantage de ces mêmes biens, & nous en faire des inſtrumens de félicité.

Ces moyens ne ſont autres que de nous rendre attentifs aux devoirs que la raiſon nous impoſe ; or, cette attention eſt l'emploi de la ſageſſe qui doit nous y faire veiller ; & cette ſageſſe eſt juſtement le fruit de la morale que nous enſeignent ces mêmes Philoſophes.

Ainſi, en marchant ſur

leurs traces, nous nous trouverons inſenſiblement munis de cette ſageſſe, qui nous procurera les plus grands biens de la vie; je veux dire la vertu : en nous rendant exacts à écouter la raiſon, elle arrêtera le torrent impétueux de nos paſſions, & ainſi nous rendra paiſibles poſſeſſeurs d'une félicité que nuls beſoins incommodes n'altéreront jamais.

Rien n'approche de plus près de la Divinité qu'un homme ſans beſoins, diſoit le grand Socrate. En effet, quand on ſait tempérer ſes paſſions,

paſſions, comme ce Philoſophe pouvoit le faire, il eſt aiſé de tenir un pareil langage. La continence, la ſobriété, la modeſtie avec laquelle il vivoit, étoient pour lui des tréſors inépuiſables. Dégagé de tout luxe & de tout faſte, on lui entendoit toujours dire, que l'or & la pourpre étoient plutôt des ornemens de théatre que des choſes néceſſaires à la vie. Ce ſentiment étoit ſi fort inculqué dans ſon eſprit, qu'on l'a vû refuſer conſtamment les ſecours pécuniaires que lui offroient ſes amis dans

ſon indigence, alléguant que la facilité avec laquelle il ſe nourriſſoit, le mettoit à même de tout, ajoûtant qu'un homme qui mangeoit avec plaiſir n'avoit pas beſoin d'aſſaiſonnement, & que celui qui bûvoit avec ſatisfaction n'attendoit pas qu'on lui allât chercher de verre. D'ailleurs il regardoit les grandeurs & les richeſſes, comme l'écueil redoutable de la vertu, qui ne produiſoit que des maux, & des déſordres infinis dans le monde.

Il eſt vrai que ſans s'arrêter à ce que nous dit ce

Philoſophe là-deſſus, & que n'ayant recours qu'à la ſeule expérience, elle nous ſuffit pour nous convaincre de cette derniere opinion. Car, il faut convenir que la vertu ſe trouve rarement avec les richeſſes. Au contraire, à leur ſuite marche preſque toujours l'inſéparable orgueil, qui nous aveugle ſur nos paſſions & nos déſordres ; ſource fatale de l'inhumanité : il nous jette dans ce lâche & ignorant mépris pour ceux que nous croyons malheureux, pour n'avoir pas les vices que nous procure preſque toujours la

poſſeſſion dangereuſe des richeſſes. Ce n'eſt pas cependant qu'il ne puiſſe ſe trouver des Riches reſpectables par leurs mœurs, & qui ſoient des modeles de vertu; (c'eſt une opinion ſur laquelle je dois me rendre.) Mais, ceux-là ne poſſedent les richeſſes que pour ſoulager l'indigent, ſoit pour tirer la vertu de l'oppreſſion, ſoit reſpectivement à la ſimple qualité d'humain, qu'ils enviſagent dans chacun de leurs ſemblables. Car comme dit fort bien un célebre Auteur moderne: » L'excédent de nos

» beſoins eſt l'appanage
» des pauvres. » Mais, où
voit-on de ces ames-
là ? Il en eſt bien peu :
& dans le petit nombre,
je n'en connois que trois
qui ſoient pénétrés de la
vérité de cette maxime. Le
premier, à la perfection &
à la ſolidité de ſa morale,
réunit encore des mœurs
qui ne méritent pas moins
notre admiration ; azile aſ-
ſûré des malheureux ; con-
ſolateur des affligés ; pro-
tecteur du foible & du pu-
pile ; il ne cherche ſa féli-
cité que dans le nombre de
ſes bienfaits ; & enfin par la

pratique la plus admirable, nous confirme ce qu'il eſt véritablement dans la théorie. Le ſecond, dans la diſtinction d'un rang & d'une fortune élevée, n'en jouit que pour ſe rendre le bienfaiteur d'une multitude d'infortunés. Le troiſieme, joint à l'avantage des richeſſes, celui d'avoir de profondes connoiſſances dans notre Juriſprudence; l'un & l'autre ne lui ſervent qu'à procurer le repos & la tranquillité des familles, & à ſoulager le pauvre orphelin dans ſon oppreſſion, en prenant généreu-

ſement ſa défenſe. Ce ſont de ces faits rares ; mais vrais, puiſque mon expérience m'en a convaincu ; mais auſſi je les regarde comme des phénomenes, à la vûe deſquels je ne puis m'empêcher d'être ſurpris.

Il faut donc avouer que ce n'eſt point au faîte des grandeurs & des dignités, ni en un mot dans le ſein de l'opulence que réſide ordinairement le vrai Bonheur ; une vie privée & laborieuſe ſera plutôt l'endroit où il fixera ſon ſéjour; car, ſi nous en croyons l'Auteur que j'ai dejà cité,

» l'air qui circule terre à » terre eſt propre à la plû- » part des hommes ; mais » celui qu'on reſpire ſur les » hauteurs porte au cœur, » & fait tourner la tête ».

D'ailleurs, comme l'a fort bien remarqué Seneque*, » La Divinité ne pou- » voit mieux avilir ni dé- » grader ces richeſſes tant » recherchées ; qu'en les » faiſant l'appanage ordi- » naire des ſcélérats, & les » refuſant preſque toujours » au plus gens de bien ».

* Nullo modo magis Deus concupita traducere, quàm ſi illa ad turpiſſimos defert, ab optimis abigit. *Seneq.*

Ainſi,ſi nous voulons ſuivre la réflexion de ce Philoſophe , nous verrons que l'homme vertueux peut difficilement parvenir à ce degré de fortune où nous voions une infinité de ces ſcélérats. Sa pente naturelle pour le bien , ſon amour pour la juſtice, lui fait mépriſer des moiens qui ne peuvent convenir qu'à ces ames coupables qui ont éteint en eux tous ſentimens d'honneur & d'humanité. Cette ſoupleſſe baſſe & vile qu'il faut avoir dans la fréquentation des gens de qui dé-

pend le ſuccès de cette fortune lui eſt entierement inconnue ; » Ce ſont-là néanmoins les talens eſſentiels, dit le même Auteur, ſans leſquels on reſte en chemin. »

Ces talens manquent à l'homme vertueux ; il eſt donc conſtant que la vertu ne peut ſe trouver que très-difficilement dans les richeſſes, & conſéquemment notre Bonheur, puiſque, ſuivant Socrate, Platon, Ariſtote, Zénon & Seneque, cette vertu ſeule peut nous rendre heureux ; or, ſi nous voulons la

posséder, ne nous amusons point à la chercher parmi l'éclat de la pourpre ; le Palais qu'elle habite est situé dans une Isle escarpée & inaccessible aux vices ; le faste & l'orgueil en sont exilés; les Génies qui en gardent l'entrée, ne permettent qu'à la seule Sagesse d'y pénétrer. Si donc nous voulons être heureux, n'oublions rien pour l'acquérir cette Sagesse ; nous verrons alors si nous la possédons, que bien loin de desirer des biens, aussi fragiles & aussi périssables que ceux de la fortune, nous

n'ambitionnerons au contraire que la possession de cette vertu, qui peut seule nous procurer cette félicité ; & ennemis, enfin, déclarés de tout excès, nous mettrons un frein à nos passions : & nous en rendant ainsi les maîtres, nous deviendrons immanquablement les arbitres souverains de notre Bonheur.



DU BONHEUR DE LA VIE.

CHAPITRE PREMIER.

La beauté & l'immenſité des Ouvrages de la Divinité nous prouvent, que nous ſommes faits pour être heureux. Elle nous a donné une ſageſſe & une modération pour ſçavoir nous les rendre utiles & profitables.

LA recherche du ſouverain Bonheur a ſouvent excité l'émulation des Philoſophes. Pluſieurs parmi les

Anciens ont écrit ſur ce ſujet. Chez les Grecs, les Pindare, les Echine, les Zenon, les Platon, les Ariſtote. Le premier le fit conſiſter dans la ſanté; le ſecond, dans le ſommeil; & les trois derniers l'ont fait réſider dans la ſeule ſageſſe. L'Hiſtoire fait encore mention du ſçavant Epicure & de la nombreuſe Secte des Stoïciens. L'un mettoit tout le bonheur de l'homme à vivre dans le repos ſans douleur; il vivoit lui-même dans un entier éloignement des plaiſirs ſenſibles. Les autres diſoient que la béatitude étoit un bien, qui devoit ſe trouver en nous, s'acquérir ſans peine, & ſe conſerver ſans crainte. Une conſcience pure, un mépris ſouverain des richeſſes, un dégagement entier des paſſions, une patience invincible à ſouffrir les

maux qu'on ne peut éviter ; étoient comme les colonnes ſur leſquelles devoit s'établir cette béatitude.

Voici, comme vous voiez, mon cher Steſidore, une variété bien grande dans les ſentimens de ces Philoſophes. Il eſt par conſéquent aſſez difficile de porter ſon ſuffrage après de pareils hommes. Quoi qu'il en ſoit, aidé de leurs connoiſſances, ſoutenu de leur autorité, & ſecondé des lumières de la raiſon, je vais vous communiquer mes véritables idées là-deſſus.

La plûpart des Philoſophes modernes ont diſtingué deux ſortes de bonheur : l'un naturel, & l'autre ſurnaturel.

Le naturel, diſent-ils, eſt celui dont nous pouvons jouir ici-bas ; le ſurnaturel au contraire

nous eſt promis dans une autre vie que celle-ci ; ce dernier au-deſſus de notre intelligence, trouve ſon entiere conviction dans la ſageſſe, la bonté, la juſtice & la toute-puiſſance de Dieu, qui doit certainement le faire ſuccéder au premier comme la véritable récompenſe de nos vertus.

Ainſi je ne m'attacherai donc maintenant qu'à parler du bonheur naturel, qui me paroît le plus à la portée de mes réflexions.

Il eſt étonnant que le plus grand nombre de nos Philoſophes modernes l'ait entiérement proſcrit de ce monde ; & par un goût également biſarre, qu'ils aient fait de cette vie un tiſſu de miſères que la Divinité ſemble ourdir, afin de nous fruſtrer

de tous les avantages de la félicité, pour enſuite, diſent-ils, nous en faire mériter une autre, où nous pourrons la goûter aſſaiſonnée de ſes charmes & de ſes attraits.

Quoi qu'il en ſoit, ſans vouloir m'ériger en Légiſlateur profane, & combattre une vérité auſſi conſtante que celle d'une vie à venir, (où ſans contredit nous devons être heureux, ſi nous avons ſçû le mériter,) je vais diſcuter s'il n'y a pas des moiens de l'être dès cette vie ; & ſi le bonheur à venir exclut le préſent.

D'abord, quand je me préſente ce vaſte Univers, les Cieux, la Terre, les Aſtres, les Mers, les Plantes, les Animaux, nos Corps, nos Eſprits, la juſteſſe & l'harmonie de toutes ces par-

ties combinées, je ne trouve pas concevable que le Créateur ait pris la peine de former de ſi beaux Ouvrages pour le plaiſir ſeul de nous rendre malheureux. Non, je ne connois pas à ces traits le caractère du Dieu que j'adore; il ceſſeroit d'être Dieu s'il ceſſoit d'être bon; or, ſa bonté permet-elle de croire qu'il nous ait mis au monde pour nous y faire ſouffrir?

Mais, ſi ſa bonté ne ſe manifeſte pas ſuffiſamment dans ce que je viens de dire, cherchons-la encore dans la conduite admirable qu'il a toujours tenue juſqu'ici à l'égard de la créature; c'eſt-là qu'elle brille de la manière la plus frappante.

Quand Dieu fixa à l'homme la terre pour ſéjour, dit Ariſtote, il prit un ſoin particulier

à lui rendre ſa demeure commode & agréable, par le motif ſeul de vouloir le rendre heureux.

En effet, qui nous le prouve davantage que les charmes ſéduiſans, que cette nature dévelope tous les jours à nos yeux? des jours, des nuits, des années & des ſaiſons où tout eſt compoſé avec un ordre & une œconomie ſi admirable, qu'il n'y a rien qui ne tende à notre profit & à notre ſatisfaction.

Par une harmonie merveilleuſe les jours & les nuits ſe ſuccédent ſans interruption, & viennent tour-à-tour nous combler de leurs faveurs; & nous faire ſentir par cette agréable diverſité leurs attraits réciproques.

La nuit d'abord à la faveur de ſes ombres, nous fait goûter dans les bras du ſommeil, les douceurs d'une tranquillité qui ne peut guères s'exprimer. Quels plaiſirs peuvent être comparables à ceux que reſſent ce pauvre Artiſan, quand il s'y délaſſe de ſes dures fatigues? Le ſommeil noie ſes chagrins, lui fait oublier ſes peines, ſes ſoins, ſes ſoucis, ſes embarras, & lui rend enfin des forces ſuffiſantes pour retourner à ſes laborieuſes occupations.

Le jour inſenſiblement renaît & vient auſſi étaler ſes charmes à la nature. Quels mouvemens à ſon aſpect agitent cet Univers! Par-tout volent les eſſains d'eſpérances; mille ſoins ennemis du repos voltigent autour de nous, nous réveillent

&

& nous obligent de retourner à nos premières occupations. Dans les Villes, c'eſt une agitation perpétuelle; les rues & les places ſont remplies de Citoiens de tout âge, de tout ſexe; ils vont, ils viennent & marchent tous à grands pas; ici, l'Orateur empreſſé court s'exercer aux clameurs du Barreau; là, l'eſclave des Grands eſt à ſe morfondre ſous leurs ſuperbes portiques pour attendre de leur part un regard favorable; & tous ainſi, animés d'un zéle réciproque, cherchent avec avidité à ſatisfaire des déſirs que le jour ſemble ramener avec lui. Dans les Campagnes, les Bergers ſoigneux de leurs troupeaux, les ramenent bien vîte dans les gras pâturages. L'eſpoir d'une riche récolte fait oublier ſes pei-

nes au Laboureur avide : bientôt il eſt dans ſon champ à tracer les pénibles ſillons. La diligente abeille, ſéduite par les mêmes appas, attend à peine que les fleurs ſoient écloſes, qu'elle s'élance d'un vol rapide hors de ſa ruche, & ſe hâte d'y venir faire un riche butin. Tels ſont les avantages du jour qui ranime toute la nature, & la rend, pour ainſi dire, à elle-même.

La terre autrefois étoit entièrement ſtérile & inculte ; dès que ce Dieu toujours bienfaiſant la deſtina pour le ſéjour de l'homme, il voulut qu'elle devînt féconde, & rapporta à des tems marqués des choſes toutes plus utiles & plus agréables les unes que les autres ; c'eſt ce qu'il appella les ſaiſons.

Au Printems, la terre ſé pare des plus brillantes couleurs, elle nous offre à la fois tout ce qui peut charmer la vûe & l'odorat. Qu'il eſt doux, mon cher Steſidore, de parcourir ces riantes campagnes émaillées d'une agréable variété de fleurs, d'y voir ces arbres déveloper à l'envi leur plus tendre verdure, d'y entendre le ramage de ces petits oiſeaux enchantés du ſpectacle agréable que le Printems leur a fait naître!

A ce premier ſuccéde l'Eté, dont les chaleurs perfectionnent les fruits que le Printems vient de faire éclore; ce ſont elles qui les font parvenir à une entière maturité, qui leur donnent ces goûts exquis & cette ſaveur délicieuſe que nous ſentons en les mangeant. Elles renouvellent

pour ainſi dire la nature, & font renaître dans leur poſtérité la plûpart des Etres qui reſpirent ici-bas. Sans les chaleurs de l'Eté, toutes les belles productions du Printems s'évanouiroient dès qu'on les auroit vû paroître. L'Eté nous les rend profitables par ſes précieuſes & ſalutaires influences.

Enſuite, vient l'Automne: C'eſt ici que ſe manifeſte la grandeur du Tout-puiſſant. Ces arbres, ces plantes, qui au Printems n'étoient décorés que de fleurs, ſe trouvent chargés des fruits les plus beaux & les plus délicieux. La terre généreuſe nous verſe abondamment ſes tréſors; elle nous fournit comme une tendre mere tout ce qui eſt néceſſaire pour notre ſubſiſtance. Le Laboureur payé avec

avec usure de ses pénibles travaux, se réjouit & se félicite de l'abondante récolte qu'il vient de faire.

Arrive enfin l'Hyver. Cette saison, quoique stérile & désagréable, a cependant ses avantages. Pendant que la terre dépouillée de ses ornemens, se repose alors de ses fatigues, le pauvre Vigneron se délasse des siennes dans sa rustique demeure; il jouit avec paix des riches présens que l'Automne vient de lui faire. Dans cette douce & tranquille oisiveté à laquelle semble le forcer cette aride saison, il répare ses forces, acquiert toute une autre vigueur qui bientôt va renaître avec le Printems.

L'Auteur d'un Ouvrage aussi immense & aussi merveilleux, ne

l'auroit-il donc fait avec tant d'art & tant de foins que pour nous en interdire la jouiffance? La terre alors ne feroit devenue féconde que pour nous priver de fes avantages ; le jour nous éclaireroit donc en vain, & la nuit ne feroit faite que pour nous faire heurter contre mille écueils. Les vents, la pluie, en un mot, les météores, & généralement ces magnificences céleftes, le Soleil, la Lune & les Planetes qui vivifient & confervent tout ici-bas : enfin tout ce que nous voyons de plus grand & de plus admirable, n'auroit été inventé que pour notre propre deftruction.

Opinion auffi affreufe que coupable dont mon efprit & ma raifon s'offenfent.

Ce Dieu, me dit-elle d'une

voix outragée, vous aime, vous chérit. Ingrat! à l'aſpect de témoignages ſi éclatans, vous oſez en douter. Tournez, tournez vos regards de toutes parts : par-tout vous trouverez l'empreinte de ſa main bienfaiſante. Tout ce qu'il a fait & fait journellement pour vous, ne tend qu'à votre félicité; quels témoignages plus ſenſibles devez-vous attendre de ſes favorables intentions pour vous? Il ne s'agit plus que de ſavoir profiter de ſa libéralité. Il vous a donné à cet effet la ſageſſe & la modération; l'un & l'autre vous apprendront à tirer avantage non-ſeulement des biens, mais encore des maux dont il a aſſaiſonné cette vie fugitive. Sa divine Providence par un ordre incompréhenſible rend l'un à l'autre profitable. C'eſt dans le ſein de

nos plus grandes calamités qu'il lui a plû ſouvent de puiſer notre bonheur même.

CHAPITRE II.

Des moyens infaillibles pour parvenir à la béatitude. La ſageſſe ſeule & la modération peuvent nous la procurer ; quel eſt l'emploi de l'un & de l'autre. Ce n'eſt point dans les richeſſes que réſide le vrai bonheur ; il ſe trouve bien plutôt dans une vie privée & laborieuſe.

JE viens, mon cher Stéſidore, de vous mettre ſous les yeux un tableau fidéle des innombrables bienfaits que repand ſans ceſſe ſur nous la main du Créateur ; vous y avez vû les incom-

parables merveilles dont il a rempli ce vaste Univers ; je vous ai fait sentir en même-tems quels pouvoient être ses desseins dans l'exécution d'un si prodigieux Ouvrage. Je vais maintenant vous entretenir des précieux avantages dont nous joüissons en les possédant, & combien ils doivent influer sur notre bonheur, si nous nous laissons guider par cette sagesse & cette modération dont je vous ai déjà insinué que l'usage est nécessaire, & dont il faut que je vous donne quelqu'idée.

La sagesse d'abord est une exactitude à écouter la voix de la raison & à suivre ses lumières. C'est par elle que nous pouvons discerner les choses utiles & convenables d'avec celles qui pourroient nous être préjudiciables.

La modération confifte dans un feul point, qui n'eft autre chofe qu'un jufte tempérament que nous devons favoir mettre entre le bien & le mal, de façon que l'un & l'autre puiffent concourir à notre bonheur.

Il s'agit donc de favoir à préfent comme ces deux vertus doivent agir fur nous, pour nous procurer cette fécilité; car, me direz-vous peut-être, ce font des viciffitudes & des calamités fans nombre dont eft troublée & agitée cette vie, qui conféquemment en empêchent la poffibilité. Une infinité de befoins qui naiffent d'une multitude de paffions, qui fans ceffe nous tyrannifent, la néceffité de boire, de manger, de fe vêtir; l'intempérance des climats, les inégalités de la vie, les chagrins

les plus noirs, les douleurs les plus aigues occaſionnées par mille peines fugitives, enfin une infinité d'autres que nous ne ſaurions prévoir.

Tous ces obſtacles réunis, mon cher Stéſidore, combattent véritablement notre bonheur ; mais cependant, il ne faut pas croire qu'ils puiſſent l'anéantir. Au contraire, tous cédant à la puiſſance invincible de ces deux vertus, ne feront que l'accroître & l'affermir davantage, dès que, à la vérité, nous voudrons être dociles à leurs loix & leur conſacrer une oreille attentive.

La ſageſſe nons rendant exacts à écouter la raiſon, la raiſon prévoyante & active, fera taire le dangereux murmure de nos paſſions, ſans en éteindre ce feu

modéré qui eſt néceſſaire pour toutes les opérations de notre ame : elle les conduira au but utile & profitable que s'eſt propoſé le Créateur en nous les faiſant naître : c'eſt-à-dire, ne nous en laiſſera que cette ſubſtance néceſſaire pour opérer le bien en toute occaſion ; & nous rapprochant de la nature, elle nous inſpirera de l'horreur pour l'intempérance, & de l'amour pour la ſobriété ; de la haine pour le vice, & un certain mépris pour tout ce qui eſt contre l'honnêteté ; nous donnera enfin ce juſte diſcernement pour ſaiſir ce qui nous eſt propre, & laiſſer les choſes qui peuvent nous préjudicier.

La modération venant à l'appui de cette première, ſaura tempérer l'yvreſſe, où pourroient nous

nous jetter les ſubtiles faveurs d'un deſtin trop léger, qui, par un caprice également biſarre, tantôt nous comble de mille biens, & tantôt nous accable de mille maux. Elle ſaura mettre un juſte milieu dans ces deux extrèmes, de façon que dans la proſpérité, comme dans l'adverſité nous ne paſſerons jamais les bornes que la nature nous a généralement preſcrites.

Or, en ſuivant cet ordre admirable, & nous y conformant avec exactitude, ces beſoins incommodes & ſuperflus s'évanouiront; avec eux diſparoîtront inſenſiblement ces innombrables calamités qui y ont pris naiſſance, & qui ſeules peuvent altérer notre bonheur. La faim, la ſoif, l'intempérance des climats, enfin, ces inégalités de

la vie, qui ſe partagent entre le plaiſir & la peine, la joie & l'ennui, loin d'y préjudicier, ne feront déſormais que les ſources fécondes d'où il pourra découler.

C'eſt une opinion ſur laquelle je penſe qu'il ne ſera pas difficile de ſe convaincre, quand nous voudrons bien faire attention à ce qui caractériſe particuliérement ce plaiſir, qui doit être proprement l'Artiſan de notre bonheur. L'on trouvera, ſi l'on cherche avec un peu d'exactitude, que c'eſt certainement la peine que nous avons à l'acquérir ; cette peine y a une part ſi conſidérable, que j'oſe avancer que ſans elle il ſeroit deſtitué de tous attraits, n'auroit rien dans la jouiſſance que de dur, de fade, & même d'inſipide, qui

bien loin de nous causer ces sentimens agréables que l'on sent mieux qu'on ne peut exprimer, ne nous suggéreroit au contraire qu'un souverain dégoût, & une extrême aversion pour les choses qui paroissent le plus nous flatter dans cetre vie.

Ainsi l'Etre suprême, par un effet particulier de sa bonté & de sa prévoiance pour nous, a souverainement remédié à cet obstacle, en faisant ensorte que par l'ordre admirable qu'il a établi, nos plaisirs fussent comme la suite naturelle du travail & de la peine, pour nous les rendre par-là, sans doute, plus vifs & mieux assaisonnés.

En effet, la justesse de cet ordre, l'attention & l'arrangement avec lequel il a réglé toute chose ici-bas, nous en fournit des

preuves bien convaincantes. Examinons le tout un inftant, & voyons avec quel art il tire notre bonheur des chofes qui y paroiffent le plus contraires.

Voici, par exemple, un riche à qui la fortune femble ne rien laiffer défirer pour la félicité. Voici au contraire un homme privé, qui n'a d'autre bien que celui de fon pénible travail, & que l'on confond à caufe de cela avec les malheureux. Comparons l'un avec l'autre ; & voyons dans lequel des deux états réfide le vrai bonheur. Les voluptueux ou les brutes ne feront pas difficiles à déterminer fur le choix ; ils pancheront fans doute pour les richeffes. Mais la divine Providence en a bien différemment ordonné.

D'abord dans le premier nous

voyons ſouvent un aſſemblage hideux de tous les vices, un monſtre capable de tout, excepté du bien, le vil & déplorable jouet des paſſions, le miniſtre ſcélérat d'une ambition qui n'a point de bornes, qui ne lui laiſſe rien oublier d'inique & d'atroce pour ſe ſatisfaire. Sa molleſſe & ſon intempérance l'ont ſi fort énervé, qu'il ne lui reſte que les triſtes débris d'une force & d'une vigueur languiſſante, dont le ſouvenir ne lui laiſſe que d'affreux regrets. Son goût dépravé ne trouve aucun mets qui puiſſe encore irriter ſa dédaigneuſe pareſſe ; la belle nature n'a plus pour lui d'attraits ; il faut que de coupables artifices y ſuppléent ; & qu'il faſſe voir à cet effet, tout ce que l'infamie put jamais montrer au jour de honte

& d'horreur. Son imagination troublée par les fréquens remords que lui causent ses innombrables forfaits, le jette dans une perpétuelle auxiété; vainement tâche-t-il, sur ce lit mollement arrangé, de retrouver dans les bras du sommeil un soulagement qui lui est entièrement refusé, & qu'inutilement cherche-t-il de tous côtés. Quoi qu'il fasse, ce doux repos, cette aimable tranquillité, qui est le bonheur & la satisfaction de l'homme vertueux, lui est absolument ravi pour toujours.

Le dernier au contraire, uniquement attentif à la voix de la raison, se renferme dans les bornes que la nature lui a prescrites; affranchi par elle des misères du premier : elle se plaît à

lui faire couler des jours que la joie, la tranquillité, le plaisir & la satisfaction s'efforcent à l'envi de rendre de plus en plus délicieux. Soigneuse de le conserver, elle lui découvre que l'Etre suprème ne le forma que pour le travail & la peine, afin que l'un & l'autre fussent le véritable assaisonnement de son bonheur.

Ainsi, tandis que la mollesse du premier le jette dans une lâche pusillanimité, la vie active & laborieuse de l'autre lui conserve sa vigueur, augmente son courage, affermit son tempérament, & rend sa complexion plus robuste; & enfin par-là le met en état de mieux soutenir les vicissitudes ordinaires de la vie; il travaille avec feu, & ainsi remplit tous les instans de

la vie, nettoye ces vuides funestes qui en font les véritables écueils & les plus grandes amertumes. Son opiniâtre assiduité au travail le consommeroit, quand son estomac pressé par les aiguillons de la faim & de la soif, l'avertit de suspendre ses pénibles occupations, pour reprendre sa force & son haleine. Il obéit donc à la voix de ce maître puissant, & vient satisfaire la nature qui le presse. Un appétit dont les attraits sont ignorés de ce riche, lui fait savourer avec une satisfaction indicible un repas que la sobriété & la modestie lui ont assaisonné. Repas délicieux ! où l'art & la volupté ne se sont point épuisés, & qui n'est fait que pour la frugalité. Ses membres accablés de fatigue, vont de-là réparer

leurs forces épuiſées ſur un lit où ne régne ni plume ni duvet, mais conſtruit par les mains de la ſimple nature ; ſur lequel il eſt à peine tombé, qu'un ſommeil dur & conſtant s'empare de lui ſans interruption ; ſommeil véritable , que nuls remords, nuls ſoins, nuls ſoucis & nul embarras n'interrompent jamais. Enfin, tout ce que ſa raiſon lui permet de déſirer, la nature équitable s'empreſſe à le lui accorder. La terre par ſes tendres ſoins nourrit à ſon uſage les brebis, dont les riches toiſons peuvent lui ſervir à faire des étoffes pour le garantir de l'intempérance de l'air & de la rigueur du froid. Elle lui offre de plus le chanvre & le lin ; elle fait auſſi croître les forêts ; elle permet encore qu'on fouille dans

ſes entrailles, & qu'on en tire des pierres pour bâtir des maiſons contre l'injure de l'air & l'inconſtance des frimats; il ne tient qu'à lui de profiter de tous ces avantages; ſa raiſon eſt attentive à lui en indiquer les moyens; ſa ſageſſe les lui fait ſaiſir avec exactitude, & ſa modération le borne dans l'emploi qu'il en doit faire, de façon que tout ſoit conforme à l'honnêteté & à la modeſtie.

Dans cet état, mon cher Stéſidore, tout eſt plaiſir & ſatisfaction pour l'homme vertueux; il s'abreuve à longs traits dans les ſources fécondes de la ſageſſe; il y puiſe une félicité conſtante & durable, que la légereté du deſtin, & la fureur même des tyrans ne peut lui ravir: les richeſſes, filles de l'or-

gueil & de l'ambition, sont foulées à ses pieds; la cruauté & la barbarie sont ensevelies sous leurs ruines fatales; la fortune n'a aucun droit à son encens; rien ne peut prétendre à son estime, si ce n'est la droiture & l'équité; la coupable duplicité voit tomber son masque imposteur; la candeur & la bonne foi lui sont préférées; les témoignages d'une conscience pure & nette, sont les seuls objets de sa consolation. La vertu triomphe enfin, & le vice périt dans les horreurs du mépris.



CHAPITRE III.

Preuves de l'évidence & de la poſſibilité de notre bonheur. Il eſt de la Juſtice & de la Sageſſe de Dieu de nous rendre heureux. Comme un bon pere, il ne peut s'y refuſer. Les lumiéres naturelles, accompagnées de la ſageſſe & de la modération, ſuffiſent pour nous rendre heureux. Portrait de l'Age d'or. Les hommes alors étoient généralement heureux, parce qu'ils ſe laiſſoient conduire par la raiſon. Tous les hommes étant munis de la raiſon, peuvent être heureux.

APRÉS avoir établi les moïens infaillibles pour parvenir à la béatitude, il s'agit

à

à préſent, mon cher Steſidore; d'en conſtater l'évidence & la poſſibilité. Nous aurons recours à cet effet à une excellente réflexion d'un Philoſophe de nos jours. Il nous apprend à ne jamais juger de Dieu par les événemens; „ à juger plutôt des „ événemens par l'idée que nous „ avons de Dieu. Il eſt évi- „ dent, continue-t-il, que Dieu „ eſt juſte, ſage & tout-puiſ- „ ſant; il n'eſt pas évident que „ ce qui paroît un déſordre le „ ſoit en effet, Dieu pouvant „ avoir des lumières ſupérieu- „ res aux nôtres; je décide en „ ce cas de l'incertain par le „ certain, & je conclus que „ tout eſt dans l'ordre. „

En partant d'un texte auſſi ſolide & auſſi conſequent, pouvons-nous douter de l'évidence

& de la poſſibilité de notre bonheur ? Dieu juſte, ſage, tout-puiſſant, & même je peux dire infiniment bon, peut-il avoir une conduite qui déroge aux principaux attributs de ſon Eſſence & de ſa Divinité ? Où ſeroit donc ſa Bonté & ſa Juſtice, de nous avoir donné l'être par le motif ſeul de nous rendre malheureux ? Pourquoi ſeroit faite ſa Sageſſe, ſi elle ne ſervoit à nous découvrir les véritables moïens pour acquérir cette félicité; & ſa Toute-puiſſance s'il ne pouvoit tout ſoumettre à un ordre éternel, immuable, qui en conſtate la poſſibilité.

En effet, en admettant la Bonté, la Sageſſe & la Toute-puiſſance de Dieu, comme nous ne pouvons nous empêcher de le faire; & poſant pour un prin-

cipe certain l'établiſſement d'un ordre éternel & immuable, nous ne pouvons nous empêcher en même tems, par une conſéquence vraie & néceſſaire, d'admettre auſſi l'évidence & la poſſibilité de notre bonheur.

Je dis l'évidence, en ce qu'il ne paroît pas vraiſemblable que Dieu juſte, & même bon, ainſi que nous venons de l'établir, puiſſe nous priver d'un gage qui caractériſe le plus ces deux vertus; enſuite ſa Sageſſe & ſa Toute-puiſſance ayant tout ſoumis à un ordre invariable, il eſt conſtant que le but qu'il ſe propoſe dans cet ordre, ne peut tendre qu'à l'accroiſſement d'un bien, & ce bien conſéquemment aux progrès de notre félicité. Ainſi, en ce cas, il faut opter; ou admettre l'évidence

& la poſſibilité de notre bonheur, ou ſuppoſer un Dieu cruel, injuſte, ſans ſageſſe, & même impuiſſant; or, un Dieu ſemblable peut-il exiſter?

Non, ſans doute: un tel ſentiment répugne à l'eſprit & à la raiſon; enſorte qu'il nous ſuffit de l'écouter, je ne dis pas même pour en connoître l'abſurdité: mais pour ne pas balancer un inſtant à nous rendre aux preuves convaincantes qu'elle nous offre de toute part; de façon que Dieu juſte, ſage, bon, tout-puiſſant, doué en un mot de tout ce qui eſt du caractère de la Divinité, ne peut point agir contre l'intérêt de ſa gloire; or, il eſt de ſa gloire de nous rendre heureux; peut-il légitimement s'y refuſer? ſemblable en cela à un bon pere qui aime

& qui chérit ses enfans, qui n'a pas de plus grand plaisir que de leur procurer les biens qui sont en sa possession. Dieu par conséquent le meilleur des peres, la source inépuisable de tous les biens, Roi des Rois, le Maître enfin de l'Univers, qui décide & gouverne tout à son gré, peut-il manquer de tendresse pour ses propres enfans, en les frustrant d'un droit inné ? Non, l'intérêt de sa Justice s'y oppose ; il me suffit de l'envisager sous le titre de Pere ; de connoître sa Justice, sa Bonté, sa Sagesse, pour ne pas me refuser à l'évidence, & la possibilité de notre bonheur ; possibilité d'autant plus facile à constater, qu'il n'a rien négligé à cet effet. Une raison, une sagesse, une modération, qui toutes trois à l'appui l'une de

l'autre ; y influent avec de puiſſans avantages ; enſorte qu'il ne s'agit que de ſavoir nous rendre à leurs tendres invitations ; toutes d'un commun accord feront renaître ſous nos infortunés climats, ces heureux tems que nos premiers peres appelloient par excellence l'Age d'or.

Les hommes alors ne connoiſſoient d'autres loix que celles que leur dictoient les mœurs ; la juſtice ſans crainte réſidoit en ces bas lieux ; la paix y étoit chérie & révérée ; les Temples du Créateur n'avoient point encore été profanés, ni ſon culte ſouillé & trahi par ſes coupables Miniſtres ; ſous ce titre ſacré l'on n'abuſoit point de la confiance, ni de la crédulité des peuples ; la bigote hipocriſie, couverte du maſque de la piété,

n'avoit point osé y venir tromper la Majesté Divine ; sous les auspices de la candeur & de la pureté, les Citoïens venoient en foule y offrir leurs sacrifices. Les trahisons, les fraudes, les parjures, les sacriléges, les meurtres, les rapines n'étoient point alors connus. Plutus, (ce Dieu à qui les riches consacrent des Autels,) n'avoit point encore souflé cet air contagieux qui a infecté nos contrées ; l'or & les richesses étoient entiérement méprisés ; l'on ignoroit absolument ce que c'étoit que ces pillards, ces sangsues, ces écumeurs mercenaires du public, en un mot, ces sous-tyrans, cruels fléaux des états ; ainsi l'on ne voioit point l'héritage du foible pupile, ni du pauvre

orphelin en proie à d'indignes raviſſeurs ; & jamais le manteau ſacré de l'équité n'avoit ſervi à couvrir les injuſtices. Les Rois gouvernoient les Peuples, mais non pas avec des ſceptres de fer ; ennemis au contraire de toute oppreſſion & de toute tyrannie, ils ne ſe rendoient puiſſans que par des bienfaits, & grands que par des vertus ; les peuples alors chériſſant de tels Rois, ſe plaiſoient à leur rendre un hommage, qui n'étoit le fruit déplorable, ni de la crainte, ni de la terreur, que jette ordinairement dans les eſprits un tyrannique pouvoir ; l'on n'avoit point encore vû paroître de ces Tyrans affreux du mérite, qui ne laiſſent ni vertu ni gloire impunie ; l'on pouvoit, ſans riſque, acquérir l'un & l'autre : cette

baſſe & jalouſe envie ne pouvoit exercer ſa fureur, n'aiant alors nul crédit. Chacun content de ſon petit appanage, le cultivoit ſans ambition, & recueilloit tous les ans les fruits d'une ſemence que la terre lui rendoit avec uſure. La cruauté ne s'étoit point fait connoître parmi les peres ; & les enfans ignoroient ce que c'étoit que la déſobéiſſance & l'ingratitude; ils étoient regardés, non comme les Rois, mais comme les Dieux de leur famille; leur attention & leur vigilance à prévoir le bien de ces tendres enfans, à les former à la vertu, à la ſageſſe, à l'amour & à la crainte d'un Dieu Créateur, leur faiſoit mériter le culte légitime qu'on leur rendoit ſans ceſſe dans ces tems heureux.

Le nom d'ami dans la ſociété, n'étoit point un titre frauduleux, ni abuſif, il ne ſervoit au contraire qu'à confirmer une amitié vraie & ſincére, dont nul intérêt ne pouvoit violer les droits ſacrés ; on ſe témoignoit alors des ſentimens que le cœur dictoit, & non pas la fourberie, ſous l'air de politique rafinée. Partout la nature donnoit ſes loix, & perſonne n'oſoit les enfreindre; ſa ſimplicité étoit recherchée; ſon langage naïf étoit celui des tendres amans ; par elle ils ſavoient donner le cœur & le recevoir ; la pudeur virginale faiſoit alors en rougiſſant un aveu ſurpris (*a*) ; pour couronner de ſi beaux feux, le vil intérêt n'arrêtoit pas le conſentement des peres; une douce &

(*a*) Expreſſion de M. de Monteſquieu.

fidelle union étoit les ſeuls avantages qu'ils recherchaſſent dans ces tendres hyménées ; auſſi ſe trouvoient-ils cimentés par un amour conſtant & durable, que les regrêts, les dégoûts & les repentirs ſi ordinaires dans ceux de nos jours, n'altéroient jamais.

A ce tableau, mon cher Stéſidore, vous découvrez aiſément que les hommes jouiſſoient autrefois d'une félicité que nulle inconſtance & nulle fatalité du ſort ne pouvoient jamais interrompre. C'eſt que tous alors d'un pas uniforme ſuivoient la loi naturelle, qui les éclairoit par-tout de ſon flambeau ſalutaire. Par ſes ſages avis ils ſavoient ſe maintenir dans l'ordre que la Providence leur avoit preſcrit ; tous par

conſéquent goûtoient à longs traits les charmes de cette félicité. Pourquoi n'aurions-nous pas les mêmes avantages ? Le Dieu qui les a créés, ne nous a-t-il pas également donné l'être ? & conſéquemment n'eſt-il pas notre pere commun ? La nature a toujours conſervé ſes loix. Or, qui peut nous fruſtrer d'un droit auſſi légitime, ſi ce n'eſt nos paſſions, qui en multipliant nos beſoins, ont engendré nos misères ? Oui, aſſurément : ce ſont elles à qui nous devons nous en prendre, & qui ſont les artiſans funeſtes de notre malheur ; qui ont fait diſparoître ces tems ſi délicieux, où les campagnes étoient fertiles d'elles-mêmes ; qui ont ſubſtitué à leur place ces ſiécles malheureux, que la dureté extrême

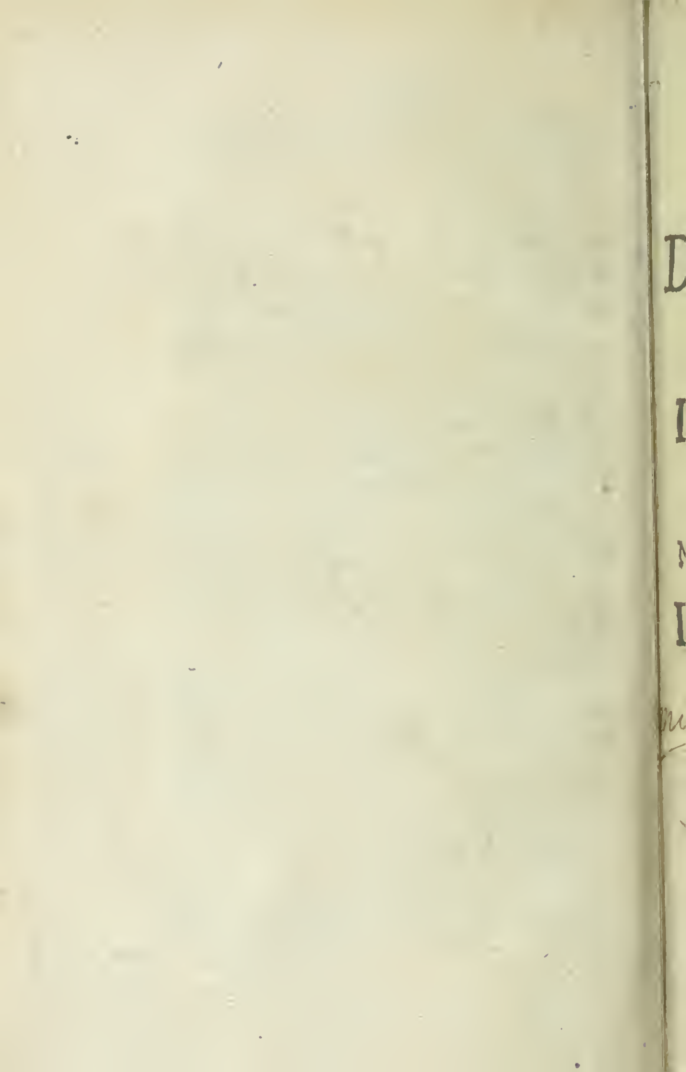
trême a fait ſurnommer l'Age de fer ; féconds en tous maux, où tout ne reſpire que la molleſſe, la cruauté, l'orgueil, le luxe, & enfin toutes ces calamités qui accablent le genre humain. Réprimons, mon cher Stéſidore, réprimons ces paſſions, & rentrons dans cet ordre, où nos peres puiſoient cette félicité. D'effrenés que nous ſommes, nous deviendrons ſages & tempérés. L'injuſtice cédera à l'équité, & la barbarie à l'humanité ; la crainte d'offenſer un Dieu juſte, ſage & bon, mettra un frein à nos déſordres ; enſorte qu'avec ce divin Philoſophe : „ Nous ai-
„ merons Dieu, nous nous aime-
„ rons nous-mêmes, nous aime-
„ rons nos ſemblables comme
„ nous-mêmes, aiant une extrê-
„ me attention de faire à autrui

„ tout ce que nous voudrions „ qu'on nous fit ; du premier de „ ces trois amours naîtra la pié- „ té ; du ſecond , la ſageſſe ; le „ troiſiéme engendrera toutes „ les vertus ſociales ; „ & par le dernier nous nous acquitte- rons d'une dette que nous de- vons à Dieu & à nous - mêmes ; & enfin , ſuivant un célébre Auteur de nos jours , (*b*) nous ſerons à la fois , „ bons fils , „ bons peres , bons maîtres , „ bons amis & bons citoiens. „

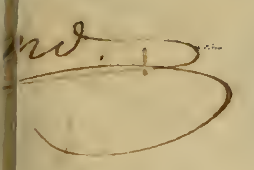
Toutes ces vertus n'étant point impoſſibles à l'homme , puiſque Dieu lui a donné tous les moiens néceſſaires pour les acquérir, de-là je concluſ qu'en les pratiquant il eſt poſſible que nous ſoions heureux.

FIN.

(*b*) M. Rollin.



DISCOURS
SUR
LES HOMMES,
OU
NOUVELLE APOLOGIE
DES FEMMES.



DISCOURS
SUR
LES HOMMES,
OU
NOUVELLE APOLOGIE DES FEMMES.

Numquam aliud natura, aliud ſapientia dicit.
Juvenal.

Par Mr. M. ***.



M. DCC. LV.

SU

D

P

ell
ble
est
da
in
Pa
ra
gr



DISCOURS SUR LES HOMMES, OU *APOLOGIE* DES FEMMES.

EN juſtifiant les DAMES, je ne prétends pas faire une Satire contre les Hommes; elles n'ont pas beſoin d'un ſi foible avantage, leur juſtification eſt dans elles-mêmes, elle eſt dans nos cœurs, & dans les ſentimens qu'elles nous inſpirent. Paroiſſez, Sexe charmant, & la raiſon ſe fera un devoir de rendre graces à la Nature du préſent

ineſtimable dont elle a enrichi la Terre. Un ingrat, dévoré par l'envie, a voulu défigurer ce qu'il y a de plus parfait dans le monde. Qu'on eſt bas, mépriſable, & ridicule, quand on ſe révolte contre ſon cœur & ſa raiſon ! Il n'y a ni eſprit, ni jugement à ſe dégrader ſoi-même. Abandonnons ce Satirique (*) à ſa triſte deſtinée ; *On eſt aſſez puni, quand on eſt criminel.*

Eſſayons pour les venger d'élever en leur honneur un monument conſacré par nos hommages & notre reconnoiſſance.

C'eſt toi que j'invoque, charmante Clarice, ta modeſtie n'en doit point être allarmée. Mon

(*) Diſcours ſur les Femmes, par le R. P. de Barbantane.

hommage eſt pur & vertueux, c'eſt toi qui l'inſpire ; prêtes ta douceur à mes accens, ton génie à mes penſées, ta belle ame à mes ſentimens ; ou plûtôt fais que je puiſſe te peindre, & l'envie ſera forcée de ſe taire.

Les Hommes en France ſont humains, mais emportés ; polis, mais envieux ; fiers ſans raiſon, humbles ſans néceſſité, glorieux même de ce qu'ils ne poſſedent pas encore, prodigues de ce qu'ils ont acquis avec peine. L'agréable les ſéduit, l'utile leur paroît ſouvent mépriſable : ils cherchent leur félicité dans les honneurs ; croyent la trouver dans les richeſſes, & l'inconſtance qui leur eſt naturelle, ne leur permet jamais d'être heureux.

Ce caractère qui eſt celui de la Nation, n'annonce pas la méchanceté, mais il naît d'un orgueil inſupportable qui les porte à vouloir paroître ce qu'ils ne ſont pas.

Voilà le précis du portrait de ces Hommes vains qui prétendent être en droit d'élever un Tribunal injurieux contre les Femmes, & de prononcer ſur les défauts de ce Sexe aimable, qui ne s'écarte de la modeſtie qui lui eſt naturelle que par la ſéduction, & les mauvais exemples de ceux même qui s'arrogent inſolemment le droit de le juger. Qui peut cauſer un ridicule ſi outré ? C'eſt ſans doute l'injuſte préjugé où on les éleve que les Hommes ſont ſupérieurs aux Femmes. Leur

ſot amour propre, malgré leurs défauts qui les démentent, ſe ploye ſans réſiſtance à ce préjugé: auſſi quand leur cœur plus ſincere les force à venir reconnoître leur Vainqueur, ils ne peuvent ſe défaire de leur impertinence. Elles ſont trop heureuſes à leur gré; s'ils veulent bien faire la dépenſe auprès d'elles de politeſſes *maniérées*; de fadeurs apprêtées, de careſſes inſultantes. Se trouvent-elles en Public avec eux? Sont-elles obligées de s'engager dans une converſation d'uſage? Jettent-elles ſur eux un coup d'œil que leur attire la ſingularité de leur ridicule? Leur accordent-elles la moindre de ces faveurs que l'on doit à la politeſſe; C'en eſt aſſez: ils iront vanter par tout

leur bonnes fortunes, ou les taxer de coquetterie.

Quelle vengeance tirent-elles d'une injuſtice ſi criante? A l'orgueil elles oppoſent la modeſtie, à l'impudence la pudeur, à la tyrannie la douceur. Hommes cruels & injuſtes, tant de vertus n'auront-elles pas la force de confondre votre orgueil, & de vous éclairer ſur vos propres intérêts. Peut-on d'après l'opinion généralement reçûe, ſans être approfondie, féliciter les Femmes d'être plus heureuſes en France qu'ailleurs; il ſeroit glorieux pour notre Nation de réaliſer cette croyance, nous ſerions conſtans; mais par malheur nous prodiguons notre encens au faux brillant de la légéreté, & nous ſommes trop

esclaves de la mode pour préférer une vertu solide à un rien agréable, la possession d'un cœur tendre à des conquêtes éclatantes.

Les Femmes toujours guidées par le sentiment, la délicatesse, & la modestie, peuvent-elles trouver leur bonheur au milieu de cette troupe d'Hommes frivoles qui les encensent sans penser à elles, qui conversent avec elles pour ne rien dire, puisqu'ils ne parlent que d'eux? On les entretient d'une partie où la décence n'a point brillée, d'une bonne fortune souvent imaginaire, d'étourderies très-réelles dont on tire vanité; & après quelques propos sans suite mais toujours accompagnés d'équivoques, on leur déclare avec un ton suffisant

qu'on les aime à la fureur. C'eſt comme ſi on leur diſoit : je ſuis aimable, vous êtes jolie, ne ſoyez point aſſez ſote pour refuſer ma conquête, méritez d'être inſcrite dans le catalogue de celles à qui j'ai daigné jetter le mouchoir.

En vérité, n'eſt-ce pas là abuſer de la permiſſion qu'elles nous donnent de nous trouver avec elles? Croyons-nous qu'en bleſſant ainſi leur amour propre, le nôtre ſera bien ſatisfait, & qu'elles ayent tort de ſe méfier des Hommes, leurs craintes ne ſont que trop bien fondées; il ne leur reſte ſouvent du commerce fréquent qu'elles ont avec eux, que l'affreux déſeſpoir de s'en voir mépriſées, & de ne pouvoir re-

pouſſer l'injure qu'en haſardant ce qu'elles ont de plus cher, l'honneur, leur réputation.

Le beau Sexe peut-il être trop circonſpect dans un tems où la malignité exerce ſa rage ſur les perſonnes les plus irréprochables, & où l'innocence même échape difficilement aux ſoupçons & aux mauvais bruits.

Convenons qu'il eſt des Femmes dont le ſort eſt déplorable; livrées à l'ambition, à la haine, aux paſſions les plus honteuſes; elles ne ſont connues que par leur fureur; mais outre que ces excès ne doivent point être reprochés aux Femmes en général, à qui en ſont redevables celles qui ſe ſont ainſi dégradées? Ce Sexe aimable pour s'en garantir a-t-il

les reſſources de ceux qui mettent leur vanité à conſpirer contr'elles, & ces Hommes qui ont fait les Loix, qui ſont conſultés ſur les points les plus difficiles, qui décident en Maîtres : ſont-ils plus excuſables de les enfreindre, ſont-ils en droit de les juger ? Quand on a une maiſon de verre, dit un fameux Auteur, convient-il de jetter des pierres dans le jardin de ſon voiſin ? Qu'il me ſoit permis de faire figurer ici ceux qui ſe ſont fait un nom dans le monde. Le Grand Alexandre n'étoit qu'un furieux qui déſoloit la terre, & qui faiſoit mourir cruellement ſes Amis les plus chers : Céſar conſumé d'ambition, ne vouloit point reconnoître d'égal : l'orgueilleux Pompée ſe regardoit

comme le premier des Romains: Ciceron fatiguoit par fa vanité : le nom d'Annibal emportoit avec lui le titre du plus grand des fourbes : Marc Antoine fi grand à Philippe, fe deshonnore à Actium pour courir après une Coquette : Vefpafien fe fait méprifer par fon avarice : Trajan fe fait craindre par fa violence & fon emportement.

Les Hommes ne font point changés ; ils font ce qu'ils étoient autrefois, ou fi on remarque en eux quelque difference, c'eft qu'ils font plus ridicules, intéreffés, envieux, vains, jaloux, coleres, inégaux, pointilleux. C'eft là leur humeur, dira-t-on ; mais eft-ce là les excufer, n'eft-ce pas plûtôt convenir avec le cé-

lebre la Bruyere que leurs défauts ſont inexcuſables? L'Homme a beau ſe déguiſer & ſe contrefaire, la Nature perce malgré lui & le décéle; ſa grandeur n'eſt qu'arrogance, ſon zéle qu'animoſité, ſon ménage qu'avarice, ſon bon cœur que prodigalité, ſa fermeté qu'inhumanité; en vain ſe pare-t-il de l'eſprit dont on le flatte, c'eſt ſouvent à ſa fortune à qui il en eſt redevable.

Que n'aurois-je pas à dire de ces Hommes pervers qui trouvent le moyen de s'impatroniſer dans une maiſon? Bientôt par mille baſſeſſes ils s'inſinuent dans la confiance d'une mere imprudente, ſéduiſent l'eſprit & le cœur d'une jeune perſonne ſans expérience, & couvrent d'un op-

probre

probre éternel une honnête Famille qui n'a à ſe reprocher que de les avoir connus. Jettons un voile ſur ces horreurs, ne traitons que des ridicules & des foibleſſes, nous ne courerons point riſque de révolter l'humanité.

Policerte touche à ſon quatriéme luſtre. On eſt aujourd'hui ſon maître de bonne heure. Il ſacrifie à la mode; & n'enviſage la ſageſſe que comme une vertu uſée à laquelle le beau monde n'ajoute plus foi. La folie s'offre à lui avec des charmes de toutes les couleurs. C'eſt elle qui a ſouvent les prémices de la jeuneſſe: Elle lui apprend l'art mépriſable de faire valoir des riens. Ne jamais penſer à ce qu'on va dire, ni réfléchir ſur ce qu'on doit faire, s'eſtimer beau-

coup, négliger de s'inſtruire, être miſtérieux ſans ſujet, gai ſans raiſon, faire des vers, en retenir, paroître s'amuſer de tout, ſans s'occuper de rien; voilà l'emploi d'un joli homme. Avec ces talens, Policerte ſe perſuade qu'il peut révoiller une ſociété que le jeu engourdit, ou que la morale endort.

Telle eſt ſon entrée dans le monde, bientôt il ſe perfectionne & ſe monte ſur un ton plus relevé. La décence eſt, ſelon lui, une vertu indécente, ſon impertinence a droit de le ſéparer de la foule. Si ſes airs, ſes tons ne le font point aimer des Femmes, ſon indiſcrétion l'en fait redouter : il s'applaudit de triompher à ce prix.

Le voilà homme à bonnes fortunes. L'impudence ſous les étendarts de la Folie s'imagine des conquêtes ſans nombre ; il s'annonce l'ami de tout le monde, & ne l'eſt de perſonne : diviſé avec lui-même ; il l'eſt avec tous ceux qui paroiſſent lui être attachés. L'empreſſement qu'il paroît avoir ne dénote point qu'il ſoit ſenſible à l'amitié, ni jaloux de rendre ſervice : les mots de ſervice & d'ami ſonnent à ſon oreille, vont même quelque fois ſe peindre à ſon eſprit, jamais ils n'effleurent ſon cœur.

Ne perdons point Policerte de vûe. Ses Parens dont il eſt l'Idole, le marient. Le mariage eſt une affaire ſérieuſe, c'en eſt une très - indifferente pour lui auſſi-

bien que celle qu'on lui destine : il se laisse donc marier, sa docilité charme l'avarice de ses Parens ; une dote considérable empêche le sentiment de murmurer. Que dis-je le sentiment ? Policerte n'en eût jamais ; il prend la Femme qu'on lui donne sans examen. Qu'est-il besoin d'examiner les qualités d'une Femme, quand on a supputé ses revenus ? S'unit-il à elle pour l'estimer ? On est convenu de se marier pour couvrir ses déréglemens & se parer des dehors d'un bon Citoyen. La forme est remplie.

Policerte marié se trouve plus à son aise, il a reçu une dote considérable, il est question de la placer convenablement, il prend une Actrice, il est vrai qu'il ne

l'aime pas, ſa tendreſſe, tout jeune qu'il eſt, n'a plus de reſſource, mais c'eſt un meuble que le bel air rend néceſſaire : on ne peut honnêtement s'en paſſer ; il faut ſe ruiner, c'eſt la voye la plus courte. Une maiſon, des ameublemens de goût, des domeſtiques, un cuiſinier exquis, une cave bien garnie, mais ſurtout d'un fumeux Vin d'Ai qui fait voler le bouchon & remplit le verre d'une mouſſe pétillante ; tout eſt déja prêt pour recevoir cette nouvelle Laïs qui n'eſt nouvelle que pour lui. Bientôt toute éclatante de diamans, vous la verrez s'élancer avec légéreté dans un Char brillant galament orné de mille petits Amours tous nuds vernis par Martin, venir annoncer aux

premieres Loges, au Boullevard, à Long-Champ, qu'elle eſt à M. le Marquis Policerte; on ſourit, Policerte le voit, il ſe croit dédommagé de la dépenſe qu'il a faite.

Enfin Policerte eſclave de la mode ſe nourit de chiméres, & ne connoît point de devoirs; la joie & les ſaillies le ſuivent par tout, il n'y a que chez lui où il apporte un viſage ſombre & un eſprit cauſtique; l'Amour conjugal reclamé lui paroît fade & d'une ennuyeuſe uniformité. Un tel Homme avec des qualités ſi peu convenables à un mari aimable, ſera-t-il jamais capable de rendre une Femme heureuſe? Pourra-t-il prendre les ſentimens d'un bon pere? Roſalie eſt une

Femme de mérite, elle fuit l'éclat & le bruit, ils ne conviennent point à son caractere, elle se tait & dévore dans son cœur des chagrins qu'elle n'auroit pas dû connoître. Epouse sage & vertueuse, mere tendre & attentive, objet de l'amour d'enfans soumis & respectueux; elle étoit née pour être heureuse, mais l'aveugle Policerte est son époux.

Qu'il y a de Policertes dans le monde! Tranquiles sur leur état ils veulent faire croire qu'on seroit de bien mauvaise humeur pour trouver à redire à leur conduite; qu'ils se sont fait une façon de penser naturelle, une maniere de vivre aisée qui les met à l'abri de toute critique, comme s'il suffisoit d'avoir les vices de la

mode pour être aimable, de faire l'agréable au dehors, & de n'apporter chez soi qu'un air distrait & ennuyé, de se prêter à toutes les folies des autres quand on néglige & qu'on ruine une Famille qui a droit d'attendre de nous des secours utiles ; d'avoir tous les égards de société, quand on manque d'humanité dans sa propre maison : bornons-nous à ces réfléxions, il est aisé de les étendre. Jettons la vûe sur un tableau plus riant, revenons aux Femmes.

Peut-on en parler sans intéresser tout d'un coup le genre humain ; la beauté est leur appanage. Quelle délicatesse dans leurs traits ! Quelle vivacité dans leurs yeux ! Les Graces badinent sur

Femmes ? Comment ſe peut-il trouver des Hommes aſſez ingrats pour s'élever contre ce Sexe aimable, & faire valoir des foibleſſes qui ſont noyées, pour ainſi dire, dans leurs vertus, & que les biens immenſes qu'elles nous procurent doivent faire diſparoître.

Juvenal aiguiſa contr'elles tous les traits de ſa Satire; Deſpreaux trop fidéle imitateur de ſon Maître, leur prêta des ridicules qu'il n'avoit puiſé que dans ſon génie cauſtique; mais le cri public fut contr'eux, & on ne les regarda que comme des Miſantropes qui n'avoient mal parlé des Femmes que parce qu'ils avoient médit de tout le monde. Une infinité de grands Hommes ont célébré ce Sexe charmant. Fontenelle dont

le nom est un éloge, ce ſage, ce philoſophe l'honneur de ſon Pays qu'il a enrichi de ſes connoiſſances profondes & ſpirituelles, amuſantes & inſtructives, s'eſt fait un plaiſir d'emprunter le langage des Dieux pour célébrer leur gloire, & il a crû qu'un tems conſacré à éclairer l'Univers étoit bien rempli, lorſqu'il s'appliquoit à faire valoir les richeſſes de leur eſprit. Que de graces lorſqu'il veut peindre la naïveté d'une Bergere qui ignore ſes appas & redoute l'amour! C'eſt pour elles qu'il a trouvé l'art merveilleux de rendre l'aménité & la morale deux ſœurs inſéparables. Le beau Sexe a eu part à tous ſes ſublimes entretiens; pourquoi ne participeroit-il pas ce Sexe tout

ſpirituel aux chefs-d'œuvres du goût & de la délicateſſe ? Il eſt capable de le perfectionner; il fait plus, il inſpire ce qui conduit au grand, au ſublime.

Oublions qu'il eſt des Hommes aſſez dépourvus de raiſon, aſſez ennemis d'eux-mêmes pour mépriſer un Sexe, qui ne jouiſſant d'aucun bien ne ceſſe de nous en faire. Qu'il eſt flateur de lui rendre juſtice, & d'aſſurer ſon triomphe ! Qu'il m'eſt doux en ce moment de contribuer à ſes victoires. Ecrions-nous avec le Poëte (*) dans le divin entouſiaſme qu'inſpire la Nature.

> Sexe aimable & charmant ! Sans Toi l'Homme ſauvage,
> Jamais du vrai bonheur n'eût entrevû l'image.

(*) *Veniſe ſauvée*, Tragédie de M. de la Place. *Jaffier parlant à Belvidera, ſon Epouſe.*

Son cœur triste & féroce autant que ses desirs ;
Auroit connu les maux & jamais les plaisirs.

FIN.

leurs levres. Quel ordre dans l'arrangement de leurs dents ! Elles ſont pour ainſi dire les touches qui nous rendent le ſon harmonieux de leur voix. Les roſes & les lis, le corail & l'albâtre ſont effacés par le brillant coloris dont elles ſont animées, parcequ'il raſſemble en lui ſeul ce que les plus vives couleurs n'ont que ſéparément. Leur viſage tout ſeul (on l'a dit avant moi) eſt le plus beau ſpectacle de l'Univers. Quel agrément dans leur démarche ! Quelle richeſſe dans leur taille !

Enfin il ſemble que la Divinité ſe ſoit pluë à rendre la Femme ſon ouvrage le plus beau & le plus parfait. Peut-on leur faire un crime d'être belles? C'eſt en accuſer l'Auteur de la nature; el-

les veulent paroître ce qu'elles ſont, c'eſt un hommage qu'elles rendent à celui qui les a créées telles, il n'y a rien là qui ne ſoit dans l'ordre. La Femme a été créée pour charmer l'Homme, elle le charme, & la nature eſt contente. Les Hommes en abuſent, ils ſont criminels, ils veulent faire retomber ſur les Femmes leurs propres défauts, ils ſont injuſtes, ils ſont ingrats.

C'eſt ſans doute un grand avantage pour les Femmes que de poſſéder le don de la beauté, elles en ſentent tout le prix, mais elles n'en ſont pas moins perſuadées que les traits les plus flateurs s'émouſſent contre les yeux accoutumés à les voir; auſſi n'eſt-ce pas pour plaire qu'elles ſe ſer-

vent de l'éclat que produit l'artifice, elles ſavent que rien ne peut réparer l'irréparable outrage du tems ou des maladies, elles ſe conforment ſeulement à l'uſage de tous les ſiecles, de tous les Pays, à leur condition pour éviter le ridicule ou la ſingularité; elles ont une reſſource plus infaillible pour charmer & ſoumettre les cœurs, c'eſt l'eſprit; mais cet eſprit qui n'eſt qu'à elles, & qu'elles n'empruntent ni des livres ni de l'éducation.

Un pere de famille a une vraie joie de voir ſon fils plus inſtruit que lui, il ſacrifie pour ce fils ſa fortune, ſon repos, ſa vie-même; ſa fille quoique du même ſang, n'éprouve pas la même tendreſſe, on ne lui donne qu'une éducation

très-ſuperficielle, & cependant quelle ſageſſe dans ſa conduite, quelle pénétration! Que de légéreté au contraire dans l'eſprit de ce fils chéri! Quelle ſtupidité! D'où vient cela? C'eſt que les Femmes ne doivent leur eſprit qu'à la ſimple nature : l'art n'eſt pas fait pour elles, elles n'en ont pas beſoin. Qui ignore les noms des Scudery, des Deshoulieres, des Dacier, des Sevignés.

Jettez un coup d'œil ſur notre plus fameux Théâtre, voyez-y les brillans ſuccès de *Cénie*. Il falloit une Madame de Graphigny pour parler au cœur de ſi près & rendre les ſentimens avec autant d'énergie & de délicateſſe. Avec quel choix Madame Dubocage épure-t-elle le Paradis per-

du de tous les défauts qui obſcurciſſoient ſes beautés ; Par quel art ingénieux ſçait-elle allier dans ce Poëme incomparable la force & l'énergie de l'Anglois avec toute la ſageſſe & l'élégance de notre Langue ? Qui a eu plus de goût pour les ſciences que la Reine d'Angleterre, épouſe de Georges II ? Chriſtine deſcend du Throne de Suede où elle étoit adorée pour ſe conſacrer aux beaux arts. Madame D *** étoit l'ame & l'ornement des beaux eſprits du premier ordre qui compoſoient ſa Cour. Quelle fineſſe d'eſprit avoit la Marquiſe de Lambert ! L'illuſtre Marquiſe du Châtelet s'occupoit avec Clark & Newton, & badinoit avec Voltaire.

Si l'ancienne Rome ſe glorifie

d'avoir produit de fameux Orateurs tels que les Caton, les Antoine, les Ciceron, elle ne tire pas moins de gloire de l'éloquence de la fameuſe Cornelie mere & précepteur des Gracques, de la fille de Lelius, de Tullia. Sous le fameux Triumvirat, on impoſa une taxe conſidérable ſur les Femmes, aucun Avocat n'oſa accepter le dangereux emploi de plaider pour elles : la fille d'Hortenſius ſe chargea de leur cauſe & força ces Tyrans qui étoient ſes Juges à ſe rendre à la force de ſon éloquence, & à remettre une partie conſidérable de la taxe qu'ils avoient exigée.

Qu'on apprétie maintenant l'eſprit des Femmes. Les Hommes ont beſoin de toute la force

de l'éducation pour faire briller leur génie, c'eſt un diamant qui ne répand de l'éclat que par l'induſtrie d'un habile Lapidaire, aulieu que l'eſprit des Femmes brille tout naturellement ; les Graces de la ſimple nature le produit & l'embellit : c'eſt une riante prairie qui dans la ſaiſon nouvelle s'orne d'une diverſité infinie des plus riches couleurs : l'eſprit des Femmes eſt donc autant au deſſus de celui des Hommes que la nature eſt au-deſſus de l'art.

Ce n'eſt pas tout, on ne peut refuſer aux Femmes la grandeur d'ame & les vertus héroïques qui diſtinguent ceux à qui il eſt donné de gouverner les Empires & de gagner les batailles : ſi l'hiſtoire nous rappelle le nom de ces

Hommes célébres qu'elle a qualifiés de Héros, elle nous a conservé précieusement celui des fameuses Héroïnes. Josué, Gédéon se sont fait un nom entre les Juges qui ont gouverné le Peuple de Dieu ; mais l'illustre Debora n'a-t-elle pas fait admirer son administration dans cette même qualité ? Mais Jahel femme d'Haber ne s'est-elle pas immortalisée en tuant de sa propre main Sisara Général de l'armée de Jabin, & en délivrant son Peuple de la servitude des Cananéens ?

David s'est fait redouter des Philistins, mais Athalie, toute marâtre qu'elle est, regne tranquillement dans Jerusalem, & fait respecter sa puissance de ses ennemis qui se croyent trop heu-

reux de rechercher ſon amitié; mais Judith coupe la tête d'Holoferne & venge par ce coup hardi la Majeſté de ſon Dieu, & délivre Bétulie. Germanicus gagnoit des batailles, ſoumetoit ſes ennemis, mais ſa femme Agrippine s'oppoſoit par ſa prudence & ſa fermeté à la fougue inſolente des Soldats, elle apaiſoit les ſéditions. Oublira-t-on jamais les noms de Sémiramis & de Zénobie? Avec quelle adreſſe, avec quelle intrépidité Fredegonde ſauve-t-elle ſon fils & ſon armée, d'ennemis acharnés à ſa perte qui l'environnoient de toutes parts? Qui eût plus l'eſprit de Gouvernement que Blanche mere de S. Louis dans les differentes Régences qu'elle a exercées? Quelle

valeur, quelle conduite dans Jeanne d'Ark connue sous le nom de la Pucelle d'Orléans? C'est à elle à qui son Roi est redevable de sa Couronne. L'Angleterre se ressouvient encore avec complaisance du Regne merveilleux d'Elisabeth : Jamais Roi n'eut plus d'autorité, & jamais ce Peuple si jaloux de sa liberté n'a tant chéri son obéissance. On parlera toujours avec admiration de ce Peuple entier d'Héroïnes connu sous le nom d'Amazones.

Enfin malgré tout ce que l'injustice a pû faire pour restraindre le courage des Femmes, en les élevant dans la retraite, en les privant d'une éducation capable de déployer les talens, en les éloignant des postes où elles au-

roient pû ſe diſtinguer ; ce même courage & leurs qualités naturelles ont ſuppléé à tout, dans les heureuſes circonſtances qui les ont appellé à la tête des affaires, & leur ont mérité d'être miſes du moins en parallele avec les plus grands Hommes.

De tous les biens dont nous ſommes redevables aux Femmes, il n'en eſt pas de plus grand, de plus noble, de plus utile que celui de nous reproduire. Quoi! Nous revivrons dans d'autres nous-mêmes! Cette idée charmante nous excite à amaſſer des richeſſes, à nous faire un nom, à conſerver celui que nous avons reçû : elle eſt l'ame du courage, elle eſt le Créateur des actions les plus héroïques.

Sans les Femmes que deviendrions-nous ? Que deviendroit ce grand & ſuperbe titre d'Homme dont nous nous enorgueilliſſons ſi ridiculement ? Sans elles notre pouvoir eſt borné, nos efforts ſont vains, notre grandeur eſt imaginaire; par elles toute la Nature entiere ſe ranime & ſe renouvelle ſous les étendars de la volupté.

Que la modeſtie ne s'effarouche point ; j'entends cette volupté tendre mais pure, vive mais délicate qu'enfante la vertu.

La volupté produit les plaiſirs, mais ces plaiſirs ne ſont réels & flateurs que quand le flambeau de la raiſon les éclaire & que les loix de l'honneur les autoriſe ; exempts de remords on s'y livre ſans contrainte, on les goûte ſans les re-

douter. Cette Déeſſe les délices du monde étend ſon Empire par toute la terre ; les cœurs fidéles ſont les Temples qu'elle s'eſt choiſi ; là elle reçoit les hommages de ceux qu'elle chérit, & leur diſpenſe avec profuſion les innocens plaiſirs ; elle égaye la raiſon ſans lui nuire, elle enivre l'ame ſans l'obſcurcir, elle fuit le petit-Maître, toujours en mouvement pour l'atteindre, comme Orphée il n'embraſſe qu'un phantôme : l'indifferent la cherche ſans la trouver, parce qu'il la confond avec les paſſions groſſieres : mais c'eſt elle qui ſous la figure d'Aſpaſie vient careſſer le grand Périclès, c'eſt elle qui par la main de la belle Deſtrées détache le caſque formidable d'Hen-

ry IV. pour le couronner de Mirthe : c'eſt elle qui ſe charge de délaſſer les Héros des ſoins fatigans que leur donne leurs victoires.

Sans la volupté, Calliope ne célebreroit plus par de tendres accens la noble paſſion du généreux Amaſis ; Apollon ceſſeroit de chanter ſur ſa Lyre la timide innocence de la jeune Aminthe. Sans la volupté les beaux Arts languiroient : elle eſt l'émule du goût, & donne l'effort à la délicateſſe. Qui peut douter qu'elle ne conduiſît le pinceau d'Appeles dans le chef-d'œuvre qui lui mérita l'immortalité ? Par quelle autre Divinité Praxiteles pût-il être inſpiré, lorſqu'il forma cette Statue qui devint l'admiration d'un peuple entier ?

Les plus beaux naturels s'embelliſſent encore à ſon aſpect doux & gracieux. Mentor n'empêcha pas Télémaque de careſſer la volupté dans les beaux yeux de la fille d'Idomenée, ſa gloire n'en a reçû aucune atteinte. Diane, la chaſte Diane punit Actéon de ſa témérité, & ſe laiſſa toucher aux accens d'un ſimple Berger qu'animoit la volupté.

La volupté triomphe de tous les cœurs; mais ſans s'enorgueillir. Tendre & modeſte tout à la fois, elle donne de l'ame à la beauté, & reprime l'audace de l'amour; la pudeur, la modération ſont les voiles dont elle ſe couvre. Que les Hommes ſont aveugles ! Ils veulent être heureux, c'eſt à quoi tendent tous lours déſirs, & ils

ſe détournent du chemin qui y conduit. L'orgueil ne produit que le mépris, l'ambition que l'envie, les richeſſes que les inquiétudes, la vengeance que le déſeſpoir ; il n'y a que la volupté qui répandant dans nos cœurs ſes douces influences, y établit le ſolide bonheur. Ne croyez pas que la ſageſſe ſoit ennemie de la volupté, ce ſeroit mal la connoître ; il n'y a que les ennemis de l'Humanité qui ſoient capables de le penſer : elle n'a de rides que pour ceux qui la confondent avec l'auſtérité. La ſageſſe prête de la délicateſſe à la volupté, elle l'orne de la décence & l'anime par le ſentiment.

En faiſant l'éloge de la volupté, n'ai-je pas fait celui des

Femmes ?

LE SERIN

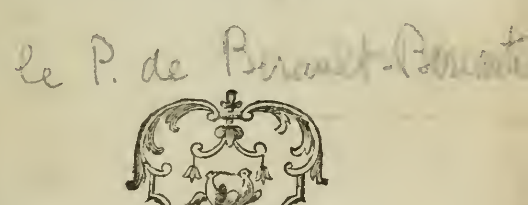
DE

CANARIE.

LE SERIN
DE CANARIE,
POËME.

Ouvrage dans un genre nouveau pour
la Poëſie Françoiſe,

*Qui, à l'aide de quelques Notes, forme
un Traité complet & très-ſûr pour
élever les Serins.*



A LONDRES.

M. DCC. LV.



A

SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR

DON MASONES DE LIMA,

Premier Gentilhomme de la Chambre DE SA MAJESTÉ CATHOLIQUE, Lieutenant-Général de ſes Armées, ſon Ambaſſadeur Extraordinaire & Plénipotentiaire en France.



ONSEIGNEUR,

Rien de plus juſte que de faire hommage à Votre Excellence d'un Ouvra-

ge, achevé à l'abri de votre protection. Je ne l'avois pas entrepris dans l'espérance qu'il dût avoir une fortune aussi brillante. Mais quelle joye pour moi, quand des Connoisseurs, dont je ne pourrois, avec toute la modestie possible, m'empêcher d'estimer le goût, l'ont jugé digne de vous être présenté! Il ne peut manquer d'être bien reçu, en paroissant sous les auspices d'un nom aussi honorable & d'un aussi grand poids parmi les Esprits cultivés.

Je le croirai moi-même de quelque mérite, quelque petite idée que j'aye naturellement de mes productions; & l'on verra peut-être en conséquence, des Ouvrages un peu plus importants. Ils devront leur naissance à ce premier témoignage de votre estime, ainsi qu'au zele de votre Excellence pour les Arts, dont j'ai tous les jours tant d'exem-

ples éclatants ſous les yeux. Comment avec de pareils motifs d'émulation, ne me ſentirois-je, pas porté à prendre l'eſſor moi-même ?

Miniſtre chéri d'un Monarque éclairé, vous vous vangez de ſes faveurs, en donnant du luſtre à ſon Regne. Dans le declin des Beaux Arts chez tant de Nations, nous leur voyons prendre un nouvel éclat en Eſpagne, par vos ſoins, & par ceux de ces grands Miniſtres, ſi unis avec vous dans le deſſein du bien public. Ainſi avec le ſiecle d'or de l'heureuſe Bétique, renaiſſant ſous les loix de Ferdinand, on verra renaître encore l'Empire des Muſes.

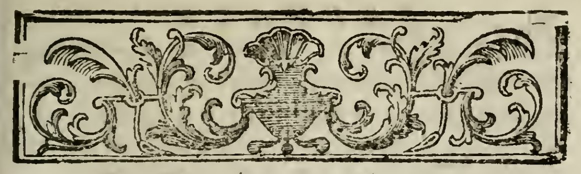
Quel heureux ſort, ſi je pouvois travailler moi-même en ma maniere à illuſtrer un ſi beau Regne ; & ſi en ſecondant vos nobles deſſeins, je pouvois vous donner des marques réelles

de mon zele pour votre gloire , de la reconnoissance , & du profond respect , avec lesquels je serai éternellement.

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble & très-obéissant
Serviteur L. D. B ***.



PRÉFACE.

VOICI ſelon la méthode du tems un très-petit Ouvrage avec des Notes & une Préface ; & par conſéquent une ſorte de volume , pour très-peu de matiere. Je dirai encore , comme les autres , que l'ouvrage eſt hazardé pour ſonder le goût du Public : reſte à ſavoir ſi ma deférence n'eſt qu'un ſtratagême pour adoucir la critique , ou un lieu commun pour entrer en matiere. Il me ſuffit de ſavoir ſeul ce que j'en penſe : je n'ai pas la maladie de vouloir être connu.

Le but que je me propoſai en entreprenant ce petit Poëme , fut d'éprouver s'il étoit abſolument impoſſible de faire en français un Poëme Didactique ſupportable, dans le goût des Poëmes Didactiques Latins , & ſur une matiere qui ne ſe ſoutînt pas mieux par elle-même. Le projet eſt utile : juſqu'ici nous n'avons rien , parfaitement en ce genre , qui ſoit excellent , peut-être même qui ſoit raiſonnable. Ce ſeroit donc enrichir notre Poëſie d'une decouverte qui en vaudroit bien la peine,que de frayer la route à ceux qui ſont le plus en état de réuſſir. Quoique nous ayions tous les jours entre les mains les travaux de la Campagne ,

avec les Abeilles de Virgile, les Jardins de Rapin, & la Maiſon Ruſtique de Vaniere; cependant l'on ne s'étoit point encore aviſé de faire paſſer dans notre Poëſie les beautés de ces aimables Ouvrages. La choſe auroit-elle paru impoſſible? mais depuis que nous avons vû faire tant de fois l'impoſſible dans notre Langue, ne devrions-nous pas nous defier un peu moins de ſes reſſources?

Avant Corneille & Racine il étoit impoſſible de faire de bonnes Tragédies françaiſes, au moins de faire paroître avec décence ſur le Théâtre les Polyeucte, les Joas, & tout ce qu'il y a de plus auguſte dans la vraie Religion: avant Deſpréaux il étoit impoſſible de donner des préceptes en Vers. Ces Grands Hommes, en ſurmontant des impoſſibilités prétenduës, ont fait voir, que pour qui ſait faire ſon bien propre de celui de notre Langue, elle eſt plus riche qu'on ne penſe. Ce n'eſt pas que je prétende réuſſir, parce qu'ils ont réuſſi: tout le monde rend tellement hommage à la ſupériorité de ces génies, qu'il ſeroit même de mauvaiſe grace de parler de ſoi, pour ſe mettre au-deſſous d'eux. Mais s'ils ont réuſſi, nous avons droit d'entreprendre. Il faut des ſiecles pour produire de pareils hommes, & il en faut peut-être encore plus à notre Nation, épuiſée par les prodiges en tout genre du ſiécle, où nous touchons encore. Tâchons de faire par nos efforts redoublés, ce qu'ils ont fait au

premier essai. Je me croirois trop récompensé de mon travail, s'il pouvoit engager quelqu'autre à oser avec plus de succès que moi : je vais tâcher d'en indiquer quelques moyens.

La proposition & l'invocation au commencement de l'Ouvrage, la fable à la fin, sont conformes aux regles ordinaires, & à la pratique : je doute cependant qu'on ne puisse prendre des tours plus libres, & plus heureux. Dans cette pensée, j'avois déja travaillé à terminer mon Poëme par un épisode sur les charmes de la vie d'étude, éloignée du tumulte du monde, diversifiée par les amusemens d'une Poësie innocente & par l'éducation de mes Canaries : mais réfléchissant au but que je me proposois, j'ai mieux aimé suivre dans toutes ses parties la méthode des Anciens. Qu'on fasse mieux que moi ; j'en indique les moyens, & j'en serai charmé.

Quant au fond des choses, le Poëme du Serin plaira du moins aux personnes qui aiment ces oiseaux, & qui en veulent élever. Elles reconnoîtront, à la vérité & à l'exactitude des préceptes, que j'ai joint la pratique à la théorie ; & je puis dire qu'elles ne trouveront nulle-part un traité plus certain sur cette matiere, ni peut-être plus complet, pour tout ce qui est pratique, quoiqu'il soit resserré en si peu d'espace. On conçoit assez qu'il étoit absolument impossible de tout renfermer dans les Vers : ç'eût été rendre de gaîeté de cœur

l'ouvrage foible & prosaïque. Ainsi j'ai ajouté en notes plusieurs détails, qui ne laisseront pas de plaire aux Curieux : le Vers & les Notes, pris ensemble, contiennent un traité court, & cependant complet, sur l'éducation des Serins de Canarie. J'aurois pû tout insérer dans un Poëme Latin : j'ai jugé la chose impraticaple en Français. On trouvera peut-être que j'ai encore trop laissé de détails dans les Vers ; mais je doute que j'eusse mieux fait, en retranchant davantage : j'aurois effleuré la matiere, & tronqué les morceaux, sans donner au stile plus d'amenité. Quiconque examinera bien la chose, jugera à-peu-près comme moi ; & il rejettera une partie des fautes sur le genre même que j'avois tenté.

On sait assez, combien il est difficile de traiter de petites choses dans notre Poësie, sans être bas & rempant. Quel relief que la matiere & la construction des nids, les maladies des petits oiseaux, & les remedes qu'il y faut apporter, la méthode de les former au chant, ou de les apprivoiser ? Voilà néanmoins ce qui faisoit nécessairement le fond de mon sujet. Un Anglais en auroit tiré des détails & des images, qui soutenus des termes nobles & énergiques de sa langue, auroient charmé sa Nation, plus attentive aux traits du pinceau, qu'au sujet choisi par le Peintre. C'est ainsi que Thomson a trouvé le moyen d'attacher ses Lecteurs à un Ouvrage très-considé-

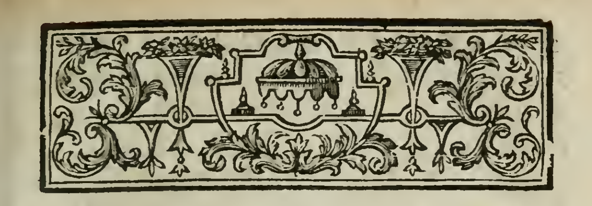
rable ſur les quatre Saiſons, où il ne s'agit le plus ſouvent que de petites images tirées de la nature, d'animaux, d'oiſeaux, & de tous les objets, ſur leſquels nous daignons tout au plus jetter un coup d'œil en paſſant. Les agrémens, ou la vivacité du pinceau ne font pas faire diverſion aux Lecteurs Français. Ce ſont toujours des bois, des champs; & pour rentrer dans mon ſujet, des cages, des volieres, des bagatelles & des riens, qui ne trouvent le plus ſouvent, ni termes nobles dans notre langue, ni couleurs heureuſes dans notre imagination.

Je n'ai jamais mieux ſenti que dans ces rencontres, combien notre langue juſqu'ici eſt plus ingrate pour ces ſortes de matieres, que la plupart des autres, & ſurtout que la Grecque & la Latine. Tout eſt noble, tout eſt harmonieux dans ces deux langues. Plus familiers avec la Nature, les Peuples qui les parloient, voyoient avec plaiſir, & rendoient noblement les images des moindres objets ſortis de ſon ſein. Pour nous, nous dedaignons de nommer ces choſes par leur nom; nous répugnons preſque à en conçevoir la penſée. Il faut donc à tout moment recourir à la métaphore, inſérer des images étrangeres, & faire diverſion en cent manieres différentes, pour être ſeulement ſupporté. Si mon Poëme étoit Latin, on admireroit le travail des nids, la deſcription du Pétard, de *la Serinette*; & aux Connoiſſeurs près, qui ſentiront ce que ces morceaux ont

coûté, il y aura peu de perſonnes qui y faſſent attention. Ce n'eſt pas pour prévenir, ou pour blâmer le goût du grand nombre, que je fais cette obſervation : mais il eſt juſte qu'on connoiſſe les difficultés ; & ſi je n'ai pas réuſſi à les ſurmonter, qu'on convienne qu'il étoit difficile de le faire : quoique je ſois perſuadé, qu'il n'eſt pas impoſſible. Je ſuis fort éloigné de croire, que ce que je n'aurois pû, d'autres ne le pourroient pas.

Voilà ce que je penſe de ce petit ouvrage. Je ſuis le premier à en relever quelques défauts : qu'on m'en montre d'autres ; je les aurai peut-être déja apperçus : n'importe, on me fera plaiſir. Je me ſouviens que je ne laiſſe prendre l'eſſor à mon Canarie, que pour ſavoir de quel œil on verra cet Ouvrage, compoſé dans la premiere jeuneſſe, & que je ne fais paroître aujourd'hui que par une impreſſion étrangere : ſi cependant ſon peu d'importance ne rend pas ſon ſort trop obſcur.

Quoique la ſaine Critique analyſe les beautés d'une piéce, auſſi bien qu'elle en cenſure les défauts, je ne prétens pas à ſes faveurs. Peut-être n'y a-t-il rien dans ce petit Poëme, qui mérite des éloges. D'ailleurs louer un Ouvrage dans un genre nouveau, avant que ſa fortune ſoit decidée, c'eſt une généroſité dont peu de cœurs, ou peu d'eſprits ſont capables : il faut pour cela un jugement trop ſûr, ou trop de deſintéreſſement ; ainſi l'on ne doit pas raiſonnablement s'y attendre.



LE SERIN
DE CANARIE,
POËME.


TOI, dont les doux accens divertissent ma Muse,
Dont l'organe enchanteur, & l'inspire, & l'amuse,
Et qui montes ma lyre au son de tes concerts;
C'est toi, charmant Serin, que célebrent mes Vers.
Muse, chante avec moi son port plein de noblesse,
Son air plein de candeur, & mêlé de finesse,
Le doux feux de ses yeux, ennemis du sommeil,
Son plumage semblable au plus brillant vermeil,
L'éclat de la blancheur à propos ménagée,
Ses panaches pompeux, sa taille degagée:
Peux-tu trouver ailleurs un plus charmant plaisir?
Mais sur toute l'espece égayant ton loisir,
Apprens-moi le secret d'étendre leur lignage;
Enseigne comment l'art embellit leur ramage,
Comment leurs petits jeux peuvent dédommager

La main qui tous les jours leur présente à manger :
Et dans les temps obscurs portant un œil critique,
Chante leur origine, aussi noble qu'antique.
Et toi, de Ferdinand Ambassadeur chéri,
Doux espoir de ma Muse, & son tranquille abri ;
Suspends tes longs travaux, l'honneur de l'Ibérie,
Et contemple un instant mon tendre Canarie.
Sans risquer d'affoiblir l'éclat de tes talens,
Tu sçais te partager entre les plus brillants ;
Et l'on t'a vû chargé de palmes (1) triomphantes,
Du sang des ennemis encor toute fumantes,
Devenu tout-à-coup pacifique Orateur,
Et du sort des Etats sage Modérateur,
Quand la Paix depouilla tant d'enfans de Bellone,
A tes Maîtres dans Aix (2) former une Couronne.
D'un regard favorable à ma Muse accordé,
Ton essor immortel sera peu retardé.
Mais que dis-je ? c'est toi, Sage aimable, esprit vaste,
Qui seul nous produisant le plus heureux contraste,
Non content d'étaler les sublimes talens,
Viens (3) nous donner encor les jeux les plus galants.

(1) *L'on t'a vû chargé de palmes.* M. l'Ambassadeur d'Espagne, Plénipotentiaire au Congrès d'Aix-la-Chapelle, venoit de faire les Campagnes d'Italie.

(2) *A tes maîtres dans Aix former une couronne.* L'Infant Don Philippe fut fait Duc de Parme au Congrès d'Aix-la-Chapelle, en conséquence des exploits militaires des Espagnols & des Français, & par les soins de leur Ministres réunis.

(3) *Viens nous donner les Jeux les plus galants.* Allusion à une fête, effectivement des plus galantes, donnée par M. l'Ambassadeur d'Espagne le 15. Mai 1754.

Illustre (1) protecteur des fils de l'Harmonie,
Prête un instant l'oreille aux chants du Canarie,
Et lui présage ainsi, par ton charmant accueil,
Que les plus fiers Censeurs le verront d'un bon œil.
 Muse, célebre enfin le Roi de la voliere,
Et crains de rien laisser de ta riche matiere.
Issus du même sang, & le frere, & la sœur,
N'ont, ni le même feu, ni la même douceur.
C'est du mâle surtout que l'humeur est aimable;
Son épouse fantasque, & souvent intraitable,
Dans les mornes accès d'un bizarre courroux,
Eteindroit les ardeurs d'un moins fidele époux.
Tel que bien des maris, commodes par prudence,
Il ronge ses chagrins dans un sage silence.
Mais ce trouble finit, quand les feux du Printems
Excitent dans leur sein des transports plus constants.
Ainsi pour tous les cœurs, engagés dans les chaînes,
L'Amour a ses plaisirs, & l'Amour a ses peines;
Mais le cœur embrasé de la plus belle ardeur
Regrette bien souvent sa premiere froideur.
 Les travaux assidus, les soucis du ménage
Suivent des premiers feux le léger badinage.
On pense à l'avenir, on prépare, on construit
L'aire, où d'un chaste amour on doit loger le fruit.
De l'époux complaisant l'épouse industrieuse,
Habile à prévenir la voix impérieuse
Qui lui marque le tems de décharger son sein,

(1) *Protecteur des fils de l'Harmonie.* Ce Seigneur, d'un esprit aussi délicat qu'élevé, affectionne tous les Beaux Arts, & particulierement la Musique, pour laquelle il a un goût rare.

D'une maison commode ordonne le dessein ;
Et sans bruit enfoncée au milieu du feuillage
D'un if, propre à fixer une tête volage,
Ou dans l'étroit contour du plus petit panier ;
Tranquille, & l'air rêveur, médite sur l'ozier.
Bientôt à son époux elle ouvre sa pensée,
Ou pour prendre conseil, ou pour être encensée :
L'encens pour le beau sexe a de rares attraits.
L'époux admet le plan ; le travaille (1) suit de près :

(1) *Le travail suit de près.* Je n'ai jamais mieux senti que dans ces détails, combien notre Langue est ingrate, ou plutôt combien notre génie est différent de celui des Grecs & des Latins, & même du génie de plusieurs Nations cultivées d'aujourd'hui. Il m'a fallu nécessairement abandonner le détail de ce qui entre dans la composition des nids, pour obéir au précepte essentiel de toute poësie : *quæ desperat tractata nitescere posse, relinquit.* J'ai effectivement désespéré de rendre supportable en vers un détail un peu long de ce que nous appellons minuties : le voici en prose.

Rien n'est plus propre à la construction des nids des Canaries, que le linge effilé & le poil pour le dedans, que de la paille & de petites racines très-fléxibles pour le dehors. La laine est trop humide. Pour les cheveux & le crin, il y a du danger d'en laisser aux Canaries, quoiqu'ils les employent volontiers. Ils s'y accrochent souvent les ongles, au risque de tout briser dans le nid. Ce n'est pas ici la seule précaution, inutile pour les oiseaux dans les Campagnes, & nécessaire cependant pour les oiseaux privés.

J'avois déja essayé de mettre en vers une partie de ces détails, en cette sorte :

„ Sensible à leurs travaux, adoucissez leur peine :
„ Exposez à leurs yeux du coton, peu de laine ;
„ La laine est trop humide, & propre à tout pourrir,
„ Les petits dans les œufs risqueroient de périr. . . .
„ Eloignez d'eux surtout les cheveux & le crin ;
„ La mere inconsolable, accrochant quelque brin,
„ Au sortir de son nid, de l'aîle ou de la serre,
„ Pourroit froisser les œufs, ou les traîner par terre. . .

Il transporte, il fournit : sa compagne préside ;
Et suivant les conseils de l'instinct qui la guide,
Les racines, la mousse entourent la maison,
Et l'on met au dedans le duvet à foison.
Mais jamais cette ardeur n'enfante le desordre.
S'ils (1) s'entr'aident plusieurs, seule elle donne l'ordre.
Tel un bon Général, prévenant les hazards,
Dirige les travaux des disciples de Mars :
Du mouvement immense un Chef est le mobile ;
Un seul homme commande, & la troupe est docile :
Ainsi de ses voisins adoptant le secours,
L'oiseau qui sur les œufs doit passer plus de jours ;
En souverain arbitre ordonne l'édifice.
Tout (2) respire l'ardeur : chacun fait son office.
L'un choisit le duvet, l'autre du coton sec ;
L'on donne & l'on reçoit : ainsi de bec en bec
Tout passe au lieu marqué par l'instinct unanime.
Le mur croît, l'œuvre monte & parvient à la cime.

Ces Vers seroient supportés, & plairoient peut-être en Latin ; mais en François, ajoutés au peu que j'ai laissé, ils languiroient infailliblement.

(1) *S'ils s'entr'aident.* Nous voyons tous les jours la même chose dans les Hirondelles, occupées au nombre de cinq ou six à la construction d'un même nid.

(2) *Tout respire l'ardeur.* J'avois hazardé quelques noms propres pour les Canaries, afin de donner plus de vivacité à la description de leurs travaux, & plus bas à la description de leurs bains. J'avois pris la précaution de donner les mêmes noms dans la Fable aux jeunes habitans des isles fortunées, qui sont métamorphosés en Serins. Des personnes de goût ont trouvé, que ce ton familier approchoit du puérile : sur quoi je m'en suis tenu à la version la plus simple, quoique la plus traînante.

Tels que des ouvriers, par étages rangés
Entre deux longs ſapins en degré partagés,
Reçoivent à leurs pieds, élevent ſur leur tête,
La pierre, le ciment, qui montent juſqu'au faîte :
Tels nos Serins, unis dès l'heure du réveil,
Conſomment (1) leurs travaux ſous le même Soleil ;
A moins qu'un feu jaloux, enſanglantant la ſerre,
Ne porte dans l'état les horreurs de la guerre.
Que ne fait pas l'Amour dans les eſprits légers !
Voulez-vous (2) à coup ſûr prévenir ces dangers ?
Dans ce peuple jaloux, ſéparé par ménage,
Des rivaux animés prévenez le carnage :
Mais (3) que tous les quartiers du tranquille logis,
Expoſés à l'Aurore, & de ſes traits rougis,
Chaſſant avec la nuit le froid mortel des ombres,
Ramenent le plaiſir dans les cœurs les plus ſombres.
Craignez de voir encor diſſiper votre eſpoir,
Si les jeunes époux qui l'ont fait concevoir,

(1) *Conſomment leurs travaux ſous un même Soleil.* Il ne faut réellement qu'un jour aux Serins pour faire leur nid, quand ils travaillent paiſiblement.

(2) *Voulez-vous à coup ſûr prévenir ces dangers.* Les Canaries ſont extrêmement coleres. Ils ſe battent juſqu'à l'épuiſement de leurs forces. Si vous voulez que les nids réuſſiſſent, mettez dans la voliere plus de femelles que de mâles. Sans cela, outre les querelles continuelles des mâles, ils ne laiſſeroient pas couver tranquillement les femelles, dont ils iroient briſer le nid & les œufs. La meilleure méthode eſt de les ſéparer les uns des autres, & de ne les laiſſer que trois enſemble, un mâle & deux femelles.

(3) *Que tous les quartiers du tranquille logis.* La meilleure expoſition pour les volieres eſt celle de l'Orient. C'eſt une expérience conſtante, que les nids réuſſiſſent infiniment mieux là que partout ailleurs ; ſoit qu'ils n'y ayent que le degré de chaleur qui leur convient, ſoit qu'ils y ſoient moins expoſés aux vents orageux & aux éclats du Tonnerre.

N'ont (1) déja vû deux fois la ſœur de Philomele
Suſpendre au coin des murs ſa demeure nouvelle.
Unis avant ce tems, leur flamme & leur vigueur
Se changeroient bientôt en affreuſe langueur.
La femelle pourtant riſque plus que ſon frere.

Jonquille encor trop jeune, épouſe & bientôt mere;
Victime de tendreſſe, épuiſe en ſon réduit
Un reſte de chaleur, pour animer ſon fruit.
Cinq citoyens nouveaux, donnés à la voliere,
N'ont pas ouvert encor les yeux à la lumiere,
Que dans ſon ſein flétri s'amortit la chaleur.
Ses petits languiſſants augmentent ſa douleur.
Elle céde à ſon mal; tremblante, elle ſoupire,
Palpite, ouvre le bec, ferme les yeux, expire:
Et ſous elle glacés par le froid de la mort,
Ses petits en un jour ont tous le même ſort.

Quel tourment! treize fois l'œil radieux du Monde
Tempere ſes ardeurs, en ſe plongeant dans l'onde,

(1) *N'ont déja vû deux fois la ſœur de Philomele ſuſpendre au coin des murs ſa demeure nouvelle.* Cette attention à l'âge des Canaries qu'on veut faire nicher, eſt eſſentielle.

Le précepte eſt exprimé par la traduction d'un vers des Géorgiques de Virgile:

Garrula jam tectis nidum ſuſpendit hirundo.

j'aurois pû le rendre encore plus littéralement en cette ſorte:

N'ont déja vû deux fois la bruyante Hirondelle
Suſpendre ſous les toits ſa demeure nouvelle;

Mais je doute que cette exactitude à ne rien échapper des petites images, eût été plus conforme au génie de notre langue.

Tandis que sur les œufs un tendre oiseau pâlit.
Le mâle cependant, assidu près du nid,
Par les airs enchantés que l'Amour fait entendre;
Par un mot, un soupir, par quelque regard tendre,
S'efforce, (1) autant qu'il peut, de la dedommager;
Et même au tems précis il lui porte à manger.
Sitôt qu'il a connu la faim de sa compagne,
Il s'émeut, il s'agite, il se met en campagne,
La régale, & prévient la mortelle douleur
De ses tendres enfans dépourvûs de chaleur.

Quelquefois l'air en feu, du sein d'un noir orage;
A la nature entiere effroyable présage,
Darde ces traits bruyants, qui portés aux échos,
Font redouter au loin le retour du cahos.
Les animaux tremblants rentrent dans leurs tanieres.
Les Serins éperdus, fixés dans les volieres,
Aux traits qui dans les œufs vont chercher les petits,
Opposent leur poitrine, en se collant aux nids.
Des travaux du ménage associé fidele,
Le mâle alors surtout soulage la femelle.
Il fait l'heure de garde : au moment arrivé,
L'un des deux sur les œufs par l'autre est relevé.
Ainsi que des Soldats, que du sommet des nuës
La Nymphe au triple front voit dans le coin des ruës;
Durant les froids cuisants des longues nuits d'hyver,

(1) *S'efforce autant qu'il peut de la dedommager* Tout ce que je dis des attentions du mâle pour la femelle qui couve, de son exactitude à lui porter à manger & à la relever sur les œufs, ce sont des jeux de la Nature, que j'ai eu soin de saisir, mais qui ne sont pas d'invention.

Braver pour le public les injures de l'air :
Le Tems, de ſon marteau n'a pas frappé l'horloge,
Qu'un Soldat frais ſuccede au Soldat qui déloge ;
Tel, & plus aſſidu le mâle, de ſon ſein
Vient couvrir à ſon tour le berceau du pouſſin.
Tant eſt vive l'ardeur qu'inſpire la Nature
De tranſmettre ſon nom à la race future !
Mais tandis que je plains ces travaux mutuels ;
Mere ſans éprouver d'enfantemens cruels,
La femelle ſent l'œuf s'ouvrir ſous ſa poitrine.
Doux moment ! elle obſerve : un pouſſin vit. Lucine,
Favoriſez l'enfant ſi ſouvent deſiré,
Le doux fruit pour lequel on s'eſt tant préparé.
Les yeux collés au nid, la ſurpriſe & la joye
D'abord de la parole entrecoupent la voye.
Bientôt de ſon époux, pere ſans le ſavoir,
Par un mot, par un ſigne, elle comble l'eſpoir.
On ſourit à l'enfant, on chante, on le careſſe,
On fait monter aux Cieux mille cris d'allégreſſe.
L'on forme autant de fois ces concerts triomphants,
Qu'il eſt d'œufs transformés en des Serins vivants.
Mais on fuit tout éclat nuiſible à leurs organes.
Hélas ! tout en meurtrit les fragiles membranes !
Ne (1) permettez jamais qu'un ſalpêtre mêlé
De charbon pétillant & de ſouffre brûlé,

(1) *Ne permettez jamais qu'un ſalpêtre.* Le bruit du canon ou du pétard, exprimé ici, tue les petits dans les œufs, ou les petits nouvellement nés ; il ne leur eſt pas moins dangereux, que les eclats du Tonnerre.

Sortant avec effort de l'airain qui l'enſerre,
Faſſe trembler les nids par ſon affreux Tonnerre.
Que (1) de chagrins mortels, ô quel funeſte effroi
M'a cauſé de ſon camp la valeur de mon Roi!
Ajoutant chaque jour conquêtes à conquêtes,
Il fourniſſoit matiere à mille horribles fêtes;
Et les murs foudroyés par les enfans de Mars
N'étoient pas plus émûs que nos bruyants remparts.
De Menin en ſept jours les murailles forcées,
Par cent foudres d'airain n'étoient pas annoncées,
Que par un plus grand bruit d'Ypres plus important
On célébroit dabord le ſac plus éclatant.
Ce n'étoit point aſſez des conquêtes Belgiques:
Un Héros plein de feu, près des monts Helvétiques,
Inſtruit par la Nature à guider les Français,
Et non moins ardent qu'eux pour les grands coups d'eſ-
ſais,
Toujours bien ſecondé par les ſages Iberes,
Et nos dignes rivaux, & nos généreux freres,
Livroit autant d'aſſauts que l'on formoit de pas,

(1) *Que de chagrins mortels.* Je m'imagine qu'on ne trouvera pas cette digreſſion deplacée : c'eſt un mérite dans ces ſortes de Poëmes, que de diſtraire de tems en tems les eſprits par des épiſodes. On me rendra dumoins la juſtice de reconnoître, que celui-ci n'a pas été dicté par la flatterie. La rapidité des conquêtes de Flandre a réellement fait l'étonnement de toute l'Europe. Ce que je dis des armes invincibles du Roi, eſt vrai au pied de la lettre, puiſqu'effectivement de toutes les Batailles, où le Roi s'eſt trouvé, il n'en eſt pas une, qui n'ait été gagnée par les Français.

On me rendra la même juſtice ſur la maniere dont le Prince de Conti força les paſſages, & prit tant de forts dans les Alpes, & ſur les ſieges d'Oſtende & de Berg-op-ſom.

Vainquoit auſſi ſouvent qu'il livroit des combats.
Je reſpirois enfin : j'ai vû braver des Villes,
De Peuples indomptés redoutables aziles.
Comptant, je l'avouerai, ſur ton triple rempart,
A ta maligne joye, Oſtende, j'ai pris part.
J'eſpérois que nos chefs, de leur beau ſang avares,
Rallentiroient au moins nos triomphes barbares.
Mais qu'apprens-je ? ſorti des froids climats du Nord,
L'ennemi des lenteurs, & l'arbitre du ſort,
Un fier Danois s'ornant de tes palmes fanées,
Ravit en quelques jours l'honneur de tant d'années.
Il n'eſt pas plus longtems à forcer Bergopſom ;
Bergopſom, Ville affreuſe, encor plus que ſon nom !
Tout ſembloit conſpirer, ſur nos vaſtes frontieres,
A porter le trépas dans nos triſtes volieres.
Quand du ſac des remparts les périlleux travaux
N'offroient plus de matiere aux triomphes nouveaux,
Echappés furieux des Villes ſaccagées,
Ils alloient diſputer des plaines ravagées.
Vous nommerai-je encor, Lauſeld & Fontenoi,
Hameaux moins déteſtés par l'Anglois que par moi ;
Quoique perdant chez vous l'orgueilleux avantage,
Dont un vieux préjugé relevoit ſon courage,
Il eût enfin connu qu'il lui falloit céder
A l'ardeur des Français, quand on ſait la guider.
Le Batave interdit dans ſes foibles barrieres
S'effrayoit moins que moi de nos marches altieres.
Aux premieres rumeurs des projets de LOUIS,

Tremblant, je rappellois tant d'exploits inouis :
Non, disois-je, il ne peut qu'éterniser sa gloire ;
Puisqu'il marche au combat, il marche à la victoire.
Hélas ! jusqu'à présent il a tant combattu,
Et ne sait pas encor comment on est vaincu.
Flottant entre l'amour qu'on doit à la patrie,
Et la compassion pour mon cher Canarie,
Il s'en est fallu peu, que souvent la pitié,
De la Patrie en moi n'éteignît l'amitié.
O vous, qui des Serins gouvernés le jeune âge,
Des durs enfans de Mars fuyez le voisinage.
Evitez ce péril ; prenez mille autres soins :
Pourvoyez sans relâche à leurs premiers besoins ;
Exposez (1) leur repas sur un cristal fragile.
Que l'eau fraîche au matin inonde un (2) pot d'argile,
Où des trous faits exprès laissent teindre le bec,
Mais en faveur des nids tiennent la plume à sec.
Visitez-les souvent, de peur que sous les meres
Un cadavre pourri n'infecte tous ses freres :

(1) *Exposez leur repas sur un cristal fragile.* La premiere nourriture des jeunes Canaries, qu'il faut avoir soin de renouveller souvent, au moins chaque jour dans le temps des chaleurs, de peur qu'elle ne s'aigrisse, est un mêlange de jaunes d'œufs durcis, d'échaudés detrempés quelque temps, & de la graine ordinaire de navette mêlée d'un peu de millet, & cuite à demi ; le tout broyé & paîtri ensemble avec un peu d'eau. C'est surtout quand vous voulez élever vous-même les petits, qu'il faut avoir une grande attention à ne pas laisser aigrir le manger.

(2) *Un pot d'argile, où des trous faits exprès laissent teindre le bec.* Il faut surtout prendre cette précaution dans le tems que la femelle a des œufs, ou que ses petits sont fort jeunes. Si vous laissiez l'eau decouverte, la femelle iroit se baigner, & refroidiroit ensuite ses petits, ou ses œufs.

Tous

Tous pour s'en delivrer feroient de vains efforts.
  Vous verrez par vos ſoins croître ces foibles corps.
A peine ils ont atteint leur vingtieme journée,
Que brûlant de remplir leur belle deſtinée,
Et las d'être inconnus dans un honteux repos,
Du nid qui les renferme ils franchiſſent l'enclos.
L'Aurore, de l'Olympe a-t-elle ouvert la porte,
Et de l'ardent Phébus la lumineuſe eſcorte
Réjouï les Mortels par l'éclat d'un beau jour?
La jeuneſſe abandonne un ennuyeux ſéjour.
  Que de travaux alors préparés pour le pere!
Lui ſeul eſt Nourricier, Gouverneur, Pere & Mere;
Tandis que ſa Compagne échauffe un ſecond nid.
Dans le vol périlleux que lui-même il fournit,
S'il ſe voit imiter d'un téméraire Icare;
Il s'élance au-devant, s'offre au coup, & le pare;
Rappelle ſa famille, en préſentant l'appas,
Porte à manger à l'un, ſuit l'autre pas à pas,
Conſole celui-ci, tout honteux de ſa chute.
Tantôt il dreſſe au vol celui qui ſe rebute:
Dans mon appartement qu'il viſite d'abord,
Il attend que ſon fils le ſuive ſans effort;
Puis il gagne la table, & delà mon pupitre,
La plume qui le peint, une glace, la vitre;
Regarde à chaque pas ſi ſon pouſſin le ſuit.
Tantôt (1) la graine au bec, foulé dans un réduit,

(1) *Tantôt il dreſſe au vol.* Ce ne ſont pas ici des peintures d'imagination : tous ces ſoins du pere pour les petits, juſqu'à les former inſenſiblement & ſelon leurs forces, à voler d'un endroit

Sous le poids importun de l'avide famille,
Il repaît, comme il peut, l'ardente volatille.
 Mais pour apprivoiſer ces timides enfans,
Dès (1) leur douzieme jour ſouſtraits à leurs parens,
Qu'ils perdent de leurs traits la premiere teinture.
Quoiqu'on faſſe plus tard, l'inſtinct de la nature
S'obſtine à méconnoître un azile étranger ;
Et jamais dans la main ils ne viendroient manger.
Gagnez leur amitié durant leur plus jeune âge.
Ne vous laſſez jamais de viſiter leur cage :
Dans l'eſpace d'un jour préſentez-leur dix fois
Des mets bien préparés pendant leurs premiers mois.
Mais ſitôt qu'ils pourront, longtems avant ce terme,
S'élever dans les airs, ou marcher d'un pié ferme ;
A quelqu'un d'eux à jeun montrez de loin l'appas ;
Il obſerve, il héſite, il penſe, il fait un pas ;
Puis avançant la tête, & fondant ſur ſa proye,
Ouvre le bec, bat l'aîle en ſigne de ſa joye.

à l'autre, eſt-ce que je me ſuis donné le plaiſir de voir ſouvent moi-même, & ce que les Curieux peuvent voir comme moi.

(1) *Dès leur douzieme jour ſouſtraits à leurs parens.* Si vous voulez rendre les Serins familiers, il faut les enlever à la mere, quand ils ont douze jours accomplis, & les nourrir vous-même. Il faut de l'aſſiduité ; d'ailleurs la choſe n'eſt pas difficile. Que le manger ne ſoit pas trop humecté ; cependant qu'il le ſoit aſſés, pour deſaltérer les Serins, en les raſſaſiant. Donnez-leur à manger, réguliérement de deux en deux heures. Par cette exactitude, ils deviendront forts & vigoureux en peu de tems, & ils commenceront à manger ſeuls, avant qu'ils ayent un mois accompli : ce qui n'empêchera pas, que de tems en tems vous ne leur donniez encore un peu à manger. Pendant leurs premiers mois, c'eſt-à-dire juſqu'à ce qu'ils ayent le bec aſſés fort pour broyer la graine, vous la leur ferez cuire à demi, pour l'amollir,

Il s'applaudit après de ſon premier effort ;
Et reconnoît bientôt, enchanté de ſon ſort,
Son maître, digne objet de ſa reconnoiſſance ;
Dont il ſemble prévoir, & redouter l'abſence.
Quand ils ſont aſſez forts pour traverſer les Cieux ;
Allez, & revenez, reſtez, changez de lieux ;
Dix fois dans leur logis paſſez d'un bout à l'autre :
Dans chaque mouvement, toujours conforme au vôtre,
Voyez comment leurs yeux, ſur les vôtres fixés,
Cherchent ſi l'on prend goût à leurs ſoins empreſſés.
  Le (1) tems arrive enfin de diſcerner les mâles.
Seuls ils ſauront chanter : moins vives, & plus pâles,
Le viſage affilé, plus épaiſſes du corps,
Leurs Sœurs n'ont pas le don d'imiter leurs accords.
Par quel deſſein caché la nature bizarre,
Prodigue de ſes dons, & de ſes dons avare,
Voulut-elle priver les meres des Serins
Du caquet ſi commun aux femmes des humains ?
  Du mâle diſtingué par l'éclat du plumage
Deſirez-vous par l'art embellir le ramage ?

(1) *Le temps arrive enfin de diſcerner les mâles.* Il n'y a aucune marque bien ſûre, pour les diſtinguer des femelles ; voici les meilleurs indices : le mâle a le bec plus gros & plus court que la femelle, la taille plus degagée, les jambes plus hautes, la couleur du plumage ordinairement plus foncée, & ſurtout l'œil & l'air beaucoup plus vifs. Mais on ne peut faire un diſcernement bien ſûr, qu'après quelques mois, quand les jeunes mâles commencent à gazouiller, aſſez doucement d'abord, & avec une eſpece de timidité. Néanmoins les petits Canaries qui ont tous les indices que je viens de détailler, ſont aſſés ſûrement mâles ; mais il y a quelques mâles qui ne les ont pas, & qui ne commencent même à chanter, qu'après un aſſez long tems.

Usez de fermeté : le rusé nourrisson
S'applique à vous séduire au tems de la leçon.
Il voltige, s'ébat, vous pince, vous caresse,
Epuise dans ses jeux sa grace enchanteresse.
Tel on voit un enfant d'un tempérament vif,
Ennemi du travail, franc, aimable, naïf,
A la faveur d'un tour, ou d'un conte burlesque,
Eluder d'un Mentor la rigueur pédantesque.
Opposez la constance à ce piege secret.
Faites gémir sans cesse un tendre flageollet :
Que malgré votre éleve il charme son oreille.
L'yvoire (1) est-il muet ? il est une merveille,
Du Dieu de l'Harmonie étrange invention,
Qui feroit d'un Midas un nouvel Amphion.
Dans un cachot étroit l'inventive Lorraine,
La premiere enferma Zéphire sous l'ébene ;
Et de ce Dieu léger occupant le loisir,
En le rendant captif, assura son plaisir.
Aux vainqueurs d'Ilion, tel Eole propice,
Sut renfermer les vents dans les outres d'Ulysse.

(1) *L'yvoire est-il muet. La serinette*, inventée dans la Capitale de Lorraine, ou qui a dumoins commencé dans cette Ville à être connuë, & qui s'est répanduë de là par toute la France, remplace avantageusement le flageollet. On est toujours sûr d'en tirer, quand on veut, le même air, dans le même mouvement, & avec les mêmes agréments. C'est une espece de petite Orgue portative, qui va seule, à l'aide d'une manivelle, qu'il ne faut que tourner plus ou moins vîte, selon le mouvement de l'air que l'on jouë : elle imite parfaitement le son du flageollet.

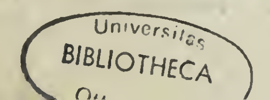
Je décris en vers presque toutes les propriétés de *la serinette*. Je ne sais si l'on trouvera, que les agrémens de la Peinture compensent les peines, que ces descriptions méchaniques coutent toujours dans notre Poësie.

Du magique inſtrument le manche ſinueux
Fait mouvoir un cylindre en replis tortueux,
Dont le tronc hériſſé, prodige d'induſtrie,
Des touches d'un Clavier ſoutient la batterie.
La note ſur le buis relevée en laiton
Souleve chaque touche, & fait ſortir un ton;
Quand Zéphire gêné dans ſa retraite obſcure,
Tâchant de s'échapper par l'étroite ouverture,
Dans le canal ſemblable au canal d'un ſoufflet,
Imite en ſe preſſant le ſon du flageollet;
Et ſelon qu'on le gêne, ou qu'on donne carriere
Au penchant qui le porte à franchir la barriere,
Pour aller charmer Flore au bruit de ſes accens,
Ses ſons marquent la joye, ou ſont plus languiſſants.
Ne vous laſſez donc pas d'un conſtant exercice:
Dix & dix fois le jour que le chantre novice
Entende autour de lui réſonner le même air;
Et que ſix airs au plus occupent ſon hyver.
Une étude trop vaſte eſt au moins inutile!
D'indigeſtes lambeaux l'aſſemblage futile,
Dans le contour étroit d'un cerveau trop ſavant,
Produit plus de travers qu'une tête à l'évent.
Si des chants rebattus laſſent votre conſtance,
Sachez quel eſt le prix de la perſévérance.
Dès l'âge le plus tendre ardens à la leçon,
Deux Serins apprentis, répétant leur chanſon,
Tantôt ſéparément, tantôt de compagnie,
Apprirent, ô merveille! un air en ſymphonie.

Ils entonnoient d'abord un prélude commun,
Puis aux coups mesurés qu'ils observoient, chacun
Reprenant en partie, & marquant les cadences,
Ils rendoient d'un même air les diverses müances.
Leur maître cependant goute un plaisir des Dieux.
Non, généreux S***, en ces augustes lieux,
Où des Romains vantés la préséance antique
Se maintient toute entiere en l'art de la Musique;
Non, vous n'entendrez pas des accords si touchants,
Lorsqu'au bruit imposteur de plus superbes chants
Vous irez quelquefois suspendre les fatigues,
Qui suivent de la Cour les pénibles intrigues.
Dans ces foules sans nombre un peuple curieux
Verra, plein de surprise, un astre radieux,
Qui présageant de loin son heureuse carriere,
Jette avant son midi la plus riche lumiere.
Oh! qu'on admirera les solides brillants
D'un Héros décoré des plus rares talens,
Qui n'ayant pas atteint à son sixieme lustre,
De (1) nos plus fiers guerriers chef & modele illustre,
D'un Roi qui sait choisir, va, digne Ambassadeur,
Des plus vastes esprits sonder la profondeur!
Des Sénateurs sacrés, des Ministres augustes
Rendront à vos vertus les honneurs les plus justes:
Souvent à la faveur des tributs qu'ils rendront,
D'un regard curieux ils vous étudieront.

(1) *De nos plus fiers Guerriers.* Le brave Régiment de Navarre, dont ce Seigneur a été Colonel.

Envain ils chercheront la route de votre ame :
Vous-même éclairerez leur plus ſubtile trame.
Des Miniſtres des Rois, loin du peuple indolent,
Tel eſt le doux commerce, & l'inſigne talent.
Célebre en tant d'endroits du Temple de mémoire,
Vous étendrez encor l'éclat de votre gloire.
Mais je ſuis peu jaloux d'un ſi brillant deſtin :
Content avec ma Muſe, & mon tendre Serin,
A vous-même attaché, non à votre puiſſance,
Je n'aurai de regrets que ceux de votre abſence.
Tantôt de ſons naïfs je remplirai les airs ;
Tantôt à mes Serins j'apprendrai mes concerts :
Ou je les formerai, dans un métier bizarre ;
Apprentis d'un mérite auſſi touchant que rare,
A joindre une humeur douce aux charmes de leurs ſons,
Prêts, quand on les invite, à chanter leurs chanſons.
Des travaux ſi conſtants ne ſont jamais ſtériles·
L'on a vû des Serins, non moins ſouples qu'habiles :
J'ai vû, j'ai vû moi-même, arrêté ſur mes doigts,
Un Serin familier m'enchanter par ſa voix :
D'autres ſouvent poſés ſur la flûte champêtre,
Attentifs au ſignal d'un clin d'œil de leur maître ;
Et ſurpaſſant les vœux que lui-même a conçus,
De l'air qui retentit ſont le premier deſſus.
Toutefois en formant une heureuſe nature ;
Craignez de l'accabler à force de culture.
Chez les Serins ſurtout, l'eſprit le plus brillant
Eſt le plus ennemi du travail accablant !



Sachez vous contenter du gracieux ramage
D'un apprenti trop vif, & d'humeur trop volage:
Ou (1) bientôt les accès du plus ſombre chagrin

(1) *Les accès du plus ſombre chagrin.* C'étoit encore ici, où il eſt queſtion des différentes incommodités du Serin, un endroit de détails, bien ingrat pour notre Poëſie : je m'étois d'abord contenté d'abréger ce morceau ; mais j'ai enfin jugé, qu'il ne pouvoit avoir place dans le contexte du Poëme : en jugera-t-on, comme moi ? le voici, pour les préceptes qu'il contient.

Entre tous les dangers qui menacent leur vie,
Aucun n'eſt ſi préſent que la mélancolie :
Chaſſez des inteſtins les malignes humeurs.
Le mal provient ſouvent de légeres tumeurs,
Qui blanchiſſent leurs reins, & que couvre la plume ;
Et ſouvent en un jour ce poiſon les conſume.
Percez donc ces boutons, muni d'un fin acier,
Qui n'eſt entre vos mains rien moins que meurtrier.
D'un inſect importun la trompe enſanglantée
Souvent de leur maigreur eſt la cauſe empeſtée...

J'avois déja touché les remedes ſpécifiques de ces maux, ce qui étoit propre à *tempérer la chaleur interne qui les tuë ; que le mouron étoit propre à les raffraichir ; que la bette & la laituë chaſſoient des inteſtins les malignes humeurs ;* que pour les garantir de la vermine qui les déſole quelquefois, quand les cages ne ſont pas propres, il falloit partager en deux brins

Des branches de ſureau, qui miſes dans les cages
Leur forment des couroirs de différents étages...

L'inſecte ſe retire dans la moële de ces ſureaux, & il y périt.

Pour la propreté, couvrez d'un ſable, que vous aurez ſoin de renouveller de tems en tems, le ſol des cages, ſurtout ſi elles ſont petites.

Pour obvier ſûrement à la dangereuſe maladie du bouton, laiſſez toujours dans l'abbreuvoir de vos Serins un petit morceau de fer, un petit clou : mais ayez ſoin de tenir ce fer propre, d'en laver la rouille par exemple, quand vous renouvellez l'eau de

Conduiroient au tombeau votre jeune Serin.
Souvent, pour l'égayer, faites (1) remplir un vaſe;
Il s'élance, & déja de ſon aîle il le raſe.
On s'empreſſe à l'inſtant, la troupe fend les airs:
Celui-ci teint ſon bec, oubliant ſes concerts;
Son rival mouille un pié; ſurpris, il quitte l'onde,
Il rentre, plus hardi: quelqu'autre le ſeconde;
Tous courent à l'envi vers les humides bords.
On plonge la poitrine, on agite le corps,
Et de l'aîle, du bec, on éleve une pluye,
Qui va mouiller au loin un poltron qui s'eſſuye:
La troupe pétulante applaudit au forfait.
Quand des jeunes Tritons l'eſcadron imparfait
S'apperçoit qu'un d'entre eux, ou fantaſque, ou timide,

l'abbreuvoir. La choſe eſt bien ſimple, & le ſuccès en eſt très-certain; j'en ai fait l'expérience durant quelques années; & l'on m'a aſſuré l'avoir faite encore plus longtemps, avec un ſuccès invariable.

(1) *Faites remplir un vaſe.* J'avois égayé davantage la narration, en donnant des noms propres aux Serins en cette ſorte:

. . . Qu'à leurs yeux l'eau coule dans un vaſe:
Folet plane, & déja de ſon aîle il la raſe;
Jonquille ſuit ſes pas; la troupe fend les airs.
Narciſſe teint ſon bec, oubliant ſes concerts:
Adonis mouille un pié; ſurpris il quitte l'onde, &c.

J'ai pris le parti de la ſimplicité qu'on m'a conſeillé, comme le meilleur: l'on en jugera.

Il eſt bon d'avertir, que les Canaries aiment ſurtout de ſe baigner le matin: la choſe paroîtra ſurprenante; mais elle eſt vraie. L'inſtinct de la nature leur dicte ſans doute, ou les conduit, comme s'il leur dictoit, qu'en ſe baignant un peu tard, ils n'auroient pas aſſés de temps pour ſe ſécher parfaitement avant la nuit, dont la fraîcheur pourroit les incommoder.

Gravit ſur un rocher, & fuit la plaine humide ;
D'une conque percée, ou du creux d'un roſeau,
Chacun ſur le fuyard fait jaillir un ruiſſeau :
Tel vous verrez ſouvent un jeune Canarie
Provoqué dans les eaux par la troupe aguerrie,
Quand durant les chaleurs, prévenant leur deſir,
Vous leur donnez du bain le raviſſant plaiſir.
Mais Pomone (1) s'avance, & de triſteſſe émuë,
Voit s'avancer auſſi la ſaiſon de la muë.
Que la mort va bientôt moiſſonner de Serins !
J'ignore, ſi la honte irritant leurs chagrins,
Quand de leurs vêtemens ils perdent l'opulence,
Ne leur inſpire pas ce funebre ſilence.
Qui pourroit tout ſavoir ! mais les Serins errants,
Spectateurs aſſidus de Serins expirants,
Deſcendent en grand nombre à l'infernale barque ;
Tandis qu'un autre à part brave longtems la Parque.
Ah ! s'ils ſont de ce deuil les lugubres témoins,
Redoublez en ce tems la tendreſſe & les ſoins :
Qu'ils ſoient alors ſurtout à couvert de la biſe.

(1) *Pomone s'avance.* La muë des Canaries arrive vers les commencement de l'Automne. Quoiqu'ils ne perdent pas leurs grandes plumes dans leur premiere année, c'eſt pourtant cette premiere muë, qui eſt la plus dangereuſe. Voici la plus fâcheuſe de toutes les maladies de ces oiſeaux délicats, & celle qui en emporte plus elle ſeule, que toutes les autres enſemble. Outre les remedes qu'indiquent les vers, arroſez de quelques gouttes de vin le Canarie, dont vous vous appercevrez que la nouvelle plume auroit peine à pouſſer. Quelque fois les Serins ſont ſi foibles dans le tems de la muë, qu'ils n'ont pas la force de broyer leur graine : alors, de peur qu'ils ne meurent de faim, amolliſſez-la, en la faiſant un peu cuire.

Craignez des premiers froids la fatale ſurpriſe ;
L'on a vû des Serins en mourir dans un jour.
Dans le coin ténébreux de ſon triſte ſéjour,
L'un tranſi ſur le bois qu'en chancelant il foule,
Accroupi, traînant l'aîle, *enfle* (1) *ſon corps en boule.*
Cependant l'œil éteint s'entr'ouvre pluſieurs fois ;
Le ſang croupit glacé ; le malade aux abois
Lutte en vain quelque tems, à la douleur ſuccombe,
Laiſſe pencher ſon cou, chancelle, expire, tombe.
C'eſt ainſi qu'épanchée aux rayons du Soleil,
Une Roſe précoce ouvrant ſon ſein vermeil,
Craint des durs Aquilons les ardeurs meurtrieres,
Et devoile aux Zéphirs ſes graces printannieres.
Les fiers enfans du Nord, jaloux de ſon dédain,
Viennent-ils ravager la face du jardin ?
La fleur languit, ſe fanne ; & ſa tête meurtrie
Retombe triſtement ſur la tige flétrie.
Craignez d'autres dangers que ceux des premiers froids ;
Craignez pour vos Serins l'extinction de voix,
La goute, les abcès, l'aſthme, l'épilepſie,
Les vertiges brulants, & l'informe (1) evexie.

(1) *Enfle ſon corps en boule.* C'eſt un terme de Voliere : on dit du Serin, *qu'il fait la boule*, quand la plume hériſſée, l'œil entr'ouvert & l'aile traînante, il n'a guere d'autre mouvement, qu'une certaine palpitation, cauſée par la vivacité de la douleur, ou par un froid exceſſif.

(2) *L'informe evexie.* Maladie d'embonpoint, qui gâte la taille des Canaries, en même temps qu'elle les met en grand danger. Outre les maladies marquées dans les vers, les Serins ſont encore ſujets à *la pépie*, à *l'avalure* & à d'autres infirmités, qui

On préviendra ces maux, en changeant rarement
En mets plus délicats l'ordinaire (1) aliment.
Maintenant (2) apprenez, du nom du Canarie,
Quelle eſt ſon origine, & ſa douce patrie.
Près des bords Africains, où le char du Soleil
S'enfonce tous les ſoirs ſous des flots de vermeil,
Et decharge d'Atlas les épaules nerveuſes,
S'élevent ſur les Mers les régions heureuſes.
Là, Saturne exilé de nos climats proſcrits,
Trace du ſiécle d'or les veſtiges chéris.
Les épics deux fois l'an redorent les campagnes,
La vigne ſans culture enrichit les montagnes,

leur ſont communes avec le reſte des oiſeaux, & auxquelles on remédie auſſi pour eux, à peu près comme pour les autres oiſeaux. Cependant quelque délicat que ſoit le Canarie, il a le tempérament ſain, & il n'en meurt guere, le danger de la premiere muë une fois paſſé, que par la négligence de ceux qui les gouvernent.

(1) *L'ordinaire aliment.* Voici quelle doit être la nourriture ordinaire des Serins : la graine de navette, mêlée d'un quart, ou d'un tiers de petit millet. Je les ai cependant vû nourrir en certains pays de graine de chénevie, mêlée d'un peu d'*alpis*, ou blé de Canarie ; & ce qui m'étonnoit le plus, c'eſt que ces pays ſont plus chauds que celui-ci, où l'on eſt perſuadé que cette nourriture échaufferoit nos Serins, au riſque de leur nuire beaucoup. On peut les amuſer de quelques grains d'*alpis*, d'un peu de ſucre, ou de biſcuit ; mais il leur en faut donner fort peu, parce que tout cela les échauffe. La graine de plantain au contraire, qui eſt auſſi fort de leur goût, eſt dangereuſe, parce qu'elle eſt trop froide. Ainſi ſans leur retrancher abſolument ces friandiſes, donnez-leur-en très-ſobrement. Dans les chaleurs il eſt bon de leur donner de la verdure, du mouron par exemple, & de la laituë.

(2) *Apprenez du nom du Canarie, quel eſt ſon origine.* L'Ile, proprement dite Canarie, nous a produit les meilleurs Serins. Je me ſuis un peu étendu ſur la deſcription des Iles Fortunées : les images, tirées des anciens Poëtes, & le nom même de ces Iles, préparent à ces idées.

La

La bruyere produit le fruit de l'olivier ;
L'or au fond des ruiſſeaux roule avec le gravier ;
Les parfums & le miel coulent du creux des chênes ;
Sur le dos des Moutons la pourpre teint les laines ,
Les Lions & les Loups reſpectent le Paſteur.
Peuple heureux , ſi dès-lors jaloux de ton bonheur ,
D'avides étrangers , avec la politeſſe ,
N'euſſent porté chez toi le faſte & la molleſſe !
Mais ſous leurs noirs drapeaux à l'inſtant raſſemblés,
La Fraude au double front, le Meurtre aux bras ſouillés,
Le ſordide Intérêt , don fatal de Pandore ,
S'éloignant des climats plus voiſins de l'Aurore ;
Gagnent de proche en proche , & d'un pas plus hardi,
Forcent enfin la ligne (1) aſſignée au Midi.
Dans les champs fortunés , la jeuneſſe volage
Suivoit innocemment la pente du bel âge.
Sans crainte ils parcouroient des boſquets de lauriers ,
Des champs toujours fleuris , des forêts d'oliviers.
L'un depouille ſans riſque un roſier ſans épine ;
D'autres , à la fraîcheur d'une ſource voiſine ,
Sont couchés ſous un ſep, étayé de jaſmins ,
Ou de vieux orangers,qui féconds en raiſins ,
Prodigues de leurs dons pour la main qui les frappe ;
Mêlent aux pommes d'or les rubis de la grappe.
Les (2) Graces elles-même , & les Nymphes des bois ,

(1) *La ligne aſſignée au midi.* Le premier méridien a été fixé à l'Ile de fer , l'une des Canaries.

(2) *Les Graces elles-même & les Nymphes.* Dans la réſolution de hazarder une fable , pour imiter juſqu'au bout les An-

Non loin de ces beaux lieux, ſecondant les haut-bois
Des Faunes renfermés au centre de la danſe,
Fouloient du pié les fleurs, & marquoient la cadence.
Plus haute de la tête, Hébé menoit le chœur :
Mais la terreur bientôt s'empara de ſon cœur.
Quel ſpectacle, grands Dieux ! quand cent monſtres terribles
Offrent de tous côtés leurs ſquelettes horribles !
Tout fuit, tout ſe dérobe à leurs yeux inhumains ;
Hébé leve en tremblant ſes innocentes mains.
Grands Dieux, ſouffrirez-vous que la paix & la joye,
De ces monſtres hideux ſoient, dit-elle, la proye ?
Que changée au plutôt en des oiſeaux légers,
Cette jeuneſſe aimable échappe à ces dangers !
O récit étonnant pour nos foibles oreilles !
Et peut-on révéler de ſi hautes merveilles,
A la Muſe d'Ovide objet d'un ſaint reſpect,
Mais peut-être aujourd'hui myſtere trop ſuſpect !
Une bouche affilée allonge leur viſage,
Leur teint frais eſt maſqué d'un duvet qui l'ombrage ;
Transformés en duvet, l'argent, l'or, les rubis
N'ont plus que les couleurs des plus riches habits :
Et comme la jeuneſſe, en cet état réduite,
En agitant les bras accélere ſa fuite ;
O talent merveilleux, inconnu juſqu'alors !
Dans le vague des airs ils élevent leurs corps ;

ciens, mes modeles, je ne pouvois mieux faire hommage qu'aux Graces & qu'à leurs compagnes, de nos aimables Serins.

Volent à leurs amis ; mais au lieu de paroles ;
Leur regret par un bec s'exhale en ſons frivoles.
Canarie eſt le nom qu'ils reçurent des Dieux ,
Et que depuis ce tems ont conſervé ces lieux.
Digne ouvrage d'Hébé , (1) leur jeuneſſe éternelle
Retrouve dans les ans une beauté nouvelle.

C'eſt ainſi que ma Muſe , en ſes momens ſéreins ;
Trouvoit un doux plaiſir à chanter les Serins ,
Tandis (2) que Staniſlas , préſent des Dieux propices ;
Et des bords Moſellans l'Amour & les délices ,
Elevoit juſqu'aux Cieux d'auguſtes monumens ,
En tout temps des grands Rois nobles amuſemens;
Le bonheur & la paix ſous ſon aimable empire
Favoriſent les jeux qu'Apollon nous inſpire :
Chacun peut ſous ſon regne égayer ſon loiſir ;
Et tous les jours chez lui ſont ouverts au plaiſir.
A l'abri de ſes loix , à l'ombre de ſa gloire ,
Qu'on marche avec ardeur au Temple de Mémoire !

(1) *Leur jeuneſſe éternelle retrouve dans les ans une beauté nouvelle.* Ce n'eſt point ici un lieu commun , qui termine le Poëme. Les couleurs du Canarie ſont toujours plus riches & plus vives , d'année en année ; il devient lui-même plus familier & plus careſſant , à meſure qu'il vieillit , quand une fois il a été bien dreſſé.

(2) *Tandis que Staniſlas.* Datant d'une année du Roi de Pologne , Duc de Lorraine & de Bar , je ne pouvois rencontrer qu'une époque heureuſe. Je n'entaſſe point ici tout ce que ce Prince a fait & ne ceſſe de faire pour le bien de ſes Etats : je me contente de marquer la date de mon Poëme , par ces ſuperbes bâtimens , qui vont former dans Nancy une des plus belles Places qu'on puiſſe voir , & qui m'ont vraiment frappé en paſſant par cette ville dans le tems que j'avois l'eſprit occupé de ce petit Poëme.

O que n'a pû sur moi son amour pour les Arts !
D'un genre tout nouveau j'ai tenté les hazards :
Heureux, si des travaux du Pasteur (1) de Mantouë
Enrichissant ses bords, ce grand Prince m'avouë ;
Ou si quelqu'autre Artiste, instruit par mes essais,
Laisse après moi des chants, plus certains du succès !
La gloire de former au bel art de te plaire,
Mon Prince, est à ma Muse un assez grand salaire ;
Et si trop prévenu pour de foibles écrits,
J'osois de mes travaux briguer quelque autre prix ;
Ce seroit que ton nom, comme ailleurs, dans mes pages,
De l'éternel oubli surmontât les outrages.

(1) *Le Pasteur de Mantouë*. Je m'étois proposé les Géorgiques de Virgile, pour modele de cet ouvrage.

F I N.

LE TRIOMPHE

DES DAMES,

OU

LE NOUVEL EMPIRE

LITTÉRAIRE.



A PARIS.

M DCC LV.



LE TRIOMPHE DES DAMES, OU LE NOUVEL EMPIRE LITTÉRAIRE.



LES hommes ont été obligés de céder aux Dames les graces & la beauté du corps. Ils ont cru que pour se dédommager il leur suffisoit de s'attribuer la supériorité de l'esprit. Mais combien de fois, par un aveu aussi vrai que forcé & humiliant, n'ont-ils pas enfin reconnu que pour ce qui regarde l'esprit même, les femmes ont un avantage bien marqué? Plus de vivacité dans l'imagination, plus de naturel dans les pensées, plus de choix dans les termes, plus de douceur & de noblesse dans la diction, plus de facilité dans l'expression: voilà des dons précieux dont la Nature a encore avantagé le Beau-Sexe. L'hommage que les hommes rendent aux Dames n'est donc

pas uniquement l'effet du défir qu'ils ont de leur plaire & d'en être aimés. Ils fçavent que le Beau-Sexe leur donne en même-temps de la politeffe & leur forme l'efprit.

Ainfi vit-on autrefois *Socrate* fe rendre affidu aux leçons de la fameufe *Afpafie*. Ce grand homme fe glorifioit de devoir à fes inftructions tout ce qu'il avoit d'éloquence, & lui attribuoit le mérite d'avoir formé les meilleurs Orateurs de fon temps. Il puifa dans les conférences qu'il eut avec elle une partie de fa Philofophie, qui fut la plus faine de l'antiquité.

Ce fut auffi la célèbre *Myrtis* qui forma à la Poëfie celui qui fut furnommé le Prince des Poëtes Lyriques ; & il l'auroit été en effet, fi une autre Dame de la Gréce ne l'avoit furpaffé par fes talents. Mais *Corinne* remporta cinq fois le prix fur *Pindare*.

Les Dames d'aujourd'hui vont auffi triompher des Pindares nouveaux. Il arrivera dans peu de temps un changement furprenant en faveur des femmes. C'eft ainfi que j'ai été informé de cet événement futur.

J'étois, il y a quelques jours, à l'Obfervatoire, où je tâchois de faire quelque découverte avantageufe à la fociété. Après bien des obfervations & des examens, je vis un phénomène qui me furprit extréme-

ment. O Ciel ! m'écriai je, ce que j'ai cru appercevoir eſt-il bien vrai ? Ne ſuis-je point dans l'illuſion ? Voyons encore, vérifions de nouveau. Ce que j'avois penſé, ce que j'avois dis, je me mis d'abord en devoir de l'exécuter. Trois fois je recommençai mes opérations, & trois fois je découvris le même objet. Je vis une nouvelle conſtellation entourée d'une inſcription conçue en ces termes : *Les hommes abuſent de l'Empire des Lettres, les femmes le partageront au moins avec eux dès la rentrée des Claſſes de la S. Remy.*

Il ſemble que j'aurois dû me contenter d'avoir ainſi vérifié ce qui m'occupoit ſi fort auparavant ; mais l'eſprit humain n'eſt jamais ſatisfait. J'avois employé tout ce qu'on peut avoir de meilleur en fait de micromêtre, de lunette à longue vûe, de téleſcope ; car j'ai les chefs-d'œuvres de *Galilée* & de *Métius* : n'importe, je fus encore inquiet & rêveur durant quelque temps. D'un côté je diſois en moi-même, peut-être les prétendus eſprits forts ne voudront-ils pas m'en croire : d'un autre côté je diſois, mais qui pourroit nier que l'auteur de la Nature ne ſoit le maître de faire connoître aux humains ſes volontés comme il lui plaît ? Un Monogramme qui parut dans les airs avec cette inſcription, *vous vaincrés par ce ſigne :*

telle fut la célèbre prédiction de la victoire que *Constantin* remporta contre *Maxence.* Quoique je respecte moins ma vision, j'espere qu'elle pourra bien aussi être vérifiée par l'événement.

Etant dans une assiette un peu plus tranquille, je retournai chez moi. Lorsque l'heure d'aller en visite fut arrivée, je me transportai chez une Dame où je vais d'ailleurs fort souvent. J'y trouvai une assemblée encore plus brillante qu'à l'ordinaire ; elle étoit entiérement composée de personnes spirituelles & éclairées, dont le Dieu du goût auroit avoué le suffrage.

Comme j'étois occupé à saisir l'occasion de parler de ma découverte, une Dame de la compagnie sembla deviner à mon air que j'avois à dire quelque chose d'intéressant : elle me dit aussi-tôt, il me paroît, Monsieur, que vous avez quelque nouvelle à nous apprendre. Je me cru fort heureux d'être ainsi prévenu. Je fis à toute l'assemblée le détail de ce que j'avois vû. La plûpart des Dames qui étoient présentes paroissoient transportées de joie ; la Comtesse de R. prit cependant la parole, & me dit, Monsieur, vous voulés sans doute plaisanter, ou pour mieux dire, vous cherchés à nous amuser agréablement en nous parlant d'une chose qui doit beaucoup nous flatter ; mais permettés-moi de vous dire :

Quelle vrai-ſemblance ! Quoi, nous autres femmes partager avec les hommes l'Empire des Lettres ! Serions-nous capables d'y réuſſir ? N'en doutés pas, Madame, lui dit l'Abbé de..... Si je ne craignois de bleſſer votre modeſtie, & celle de ces Dames, en préſence de qui j'ai l'honneur de parler, je n'irois pas chercher des preuves plus loin. Mais je vais en citer d'autres. Sans parler ici de Meſdames *Benyer* & *Fagnan*, dont on connoît l'eſprit & la capacité, que n'aurois-je point à vous dire de Meſdemoiſelles de *S. Phallier, de Lubert, Luſſan & Monicau* qui exercent leurs talents, ainſi que Meſdemoiſelles *Fauque* & *Boiſmortier.* Combien d'autres exemples illuſtres & frappants pourrois-je citer, en nommant préciſément Meſdames *de Graffigny, de Gomez, du Bocage* & *de Beaumont.* Les ouvrages nombreux, pleins d'eſprit & d'érudition que nous tenons de leur plume délicate, & qu'elles augmentent tous les jours, ne décélent-ils pas évidemment juſqu'où peut atteindre la capacité des perſonnes de votre Sexe ?

Deux de ces Meſſieurs qui étoient préſens dirent auſſi-tôt : Meſdames, il nous tarde fort que le temps de *la S. Remy* arrive pour devenir vos Ecoliers. Autant nous déſirions autrefois de quitter le Collége, autant ſouhaitons-nous préſentement d'al-

ler à votre école ; car je penſe, diſoit l'un d'entr'eux, que vous enſeignerés l'un & l'autre ſexe. O les charmantes leçons que je recevrai de votre bouche ! La Déeſſe de la perſuaſion va réſider ſur vos lévres ; & vous régnerés ſur tous les eſprits ainſi que vous captivés déja tous les cœurs. Telles que *Polymnie*, vous allés enchaîner toutes les oreilles par votre douce & naturelle éloquence. Que ces faux Rhéteurs qui ne cherchent qu'à éblouir diſparoiſſent. Un temps plus heureux, des jours plus ſereins vont ſuccéder. Le régne de l'excellent, du vrai va commencer. Les neuf ſœurs, ces femmes illuſtrées autrefois par leurs belles connoiſſances vont rentrer dans leur Empire que les hommes avoient uſurpé. Les Lettres ſembloient être tombées dans le diſcrédit entre les mains des hommes ; leur ancien luſtre, & même une nouvelle gloire les accompagnera déſormais. Les *Denys*, les *Céſar*, les *Auguſte* avoient cru s'honorer beaucoup, & incomparablement plus que par leurs Sceptres en aimant les Lettres, en les cultivant, en les protégeant ; mais une fameuſe Princeſſe en appella comme d'abus. Oui, *Julie*, le chef-d'œuvre des Muſes & des Graces fut l'arbitre de l'eſprit & des talents, comme elle étoit le modèle du bon goût. Meſdames, voilà votre appanage, il ſera déſormais de tous,

ſes héritages le plus glorieux. Et dès ce moment, je vous rends un hommage ſolemnel & ſincere, en choiſiſſant *l'ortographe* des Dames : Quelle biſarrerie de la part des hommes ! Ecrire d'une façon, & parler d'une autre. Ce n'eſt point ainſi que vous agiſſés, Meſdames ; vous écrivés préciſément de la même maniere dont vous prononcés. Voilà ce qu'on doit appeller, & ce qui eſt en effet la véritable ortographe. Il me ſemble déja vous voir aſſiſes dans les chaires publiques de ces nouvelles Ecoles ſi déſirées ; il me ſemble vous entendre profeſſer, & recueillir quelques gouttes de ce fleuve de miel qui doit découler de vos bouches vraiment éloquentes.

Madame de S. G...., chés qui nous étions tous aſſemblés, répondit à ce compliment avec des termes ſi nobles & ſi énergiques, avec un ton ſi pathétique & un air ſi gracieux que toute l'aſſemblée fut ravie d'admiration. En finiſſant, elle ajouta à ce Monſieur qui avoit parlé. Le beau compliment de politeſſe & de congratulation que vous venés de nous faire, Monſieur, nous flatte infiniment ; ſouffrés cependant que je vous diſe que vous avés fais rire mon fils. Hélas ! le pauvre enfant, après vous avoir entendu prononcer de ſi belles choſes en notre faveur, vient de me

demander si l'on dira, Madame la *Professeur* ou *Professeuse*, Madame la *Recteur* ou *Rectrice* : Tout cela, à vous dire vrai, est fort plaisant. Mais il faut attendre le mot dont on se servira en nous donnant nos Lettres patentes. Cette décision sera régle. Tout le monde s'y conformera en se servant du même terme. Jusqu'à lors, on ne s'occupera point de ce mot ; car les François vont commencer à ne plus donner dans la bagatelle, ils aimeront les choses & le solide. Revenons donc au fond, & à la forme de notre nouvel établissement. Il me semble qu'il vaut bien la peine qu'on en parle ; & je doute fort que toutes les autorités du monde fussent capables de faire observer le silence à cette occasion. Pour moi, de la façon dont je connois le cœur & l'esprit humain, si je souhaitois qu'on gardât le silence sur quelque chose, j'employerois toute mon autorité pour ordonner à ceux sur qui elle s'étendroit, de parler de cette affaire au moins cent fois par jour. Je suis assurée que dans huit jours on n'en entendroit plus dire un seul mot. Les uns prétexteroient un rhume ou un mal de gorge, les autres une foiblesse de poitrine ; & tous enfin des affaires qui doivent les occuper nécessairement, ou qui sont des causes plus que suffisantes pour être dispensés de la loi. C'est précisément

par ce moyen que lorſque je profeſſerai, je prétends tirer le parti le plus avantageux des jeunes gens indolens, pareſſeux, & qui auront un dégoût marqué pour l'étude. Je leur interdirai ſous peine de rigoureuſes pénitences, de venir en Claſſe auſſitôt que les autres, & de jamais étudier ce qu'on enſeignera, ni de chercher aucunement à paroître en Claſſe pour ſe diſtinguer. Bien tôt on les entendra crier à l'injuſtice. On veut donc que je ſois un ignorant, dira l'un : on me forceroit donc, dira l'autre, à reſter inconnu, ſans érudition, mépriſable & mépriſé d'un chacun. Oh ! je veux qu'il ſoit queſtion de mes progrès, & que perſonne ne l'emporte ſur moi par les belles connoiſſances. De-là naîtra la diligence, l'émulation, l'amour de la gloire qui ſuppléera à celui du devoir, & qui procurera du moins les mêmes effets pour le bien de la ſociété. Je ne puis, Meſſieurs, vous le déguiſer. A ce moment même, je me ſens déja remplie de courage, & d'une noble ardeur pour fournir ma carriere. Je ne déſeſpere plus que nous ne ſoyons parfaitement en état de répondre à cette prédiction ſi glorieuſe pour notre ſexe. Aveugles que nous étions, nous donnions encore dans un vieux préjugé, qui doit ſa naiſſance à l'orgueil & à la vanité des hommes ! Nous croyons n'a-

voir pas autant d'eſprit & de jugement qu'eux ; & nous le croyons contre nos propres lumieres. Hé ! combien ne pourroit-on pas compter en effet de ces femmes, qui dans chaque ſiécle ont paru pour faire la loi aux hommes, & pour les diriger par leurs exemples ? La Nature a dans tous les âges reclamé ſes droits. Les hommes n'ont jamais eu à notre égard une pacifique poſſeſſion des Lettres. Si je remontois juſqu'aux ſiécles reculés, combien d'exemples en trouverois-je ? Mais je vais oublier pour un moment les *Hortenſe*, les *Téléſille*, les *Erinne*, les *Praxille*, les *Sapho*, & toutes celles qui ont vécu dans un âge trop éloigné de nous. Le dernier ſiécle & le notre ne fourniſſent-ils pas des exemples aſſez convainquants ? Qui a pu ignorer les noms & les ouvrages immortels des *la Fayette*, *des deux Deshoullieres*, *des la Suze*, *des Villedieu*, *des Dacier*, *des Sevigné ?* Mille-fois, n'a-t-on pas entendu dire, que l'Hôtel de *la Marquiſe de Lambert*, & celui de *la Préſidente Druïllet* étoient le rendés-vous des Sçavants, des gens d'eſprit & à talents ; que c'étoient des Académies brillantes, & que ces Dames avoient aſſés de mérite & de belles connoiſſances pour y préſider ? Les ſuccès Littéraires de Meſdames *d'Encauſſe*, *Malenfant & Montégne* n'ont-ils pas été couron-

nés plusieurs fois à *Toulouse* dans les jardins de *Clémence Isaure?* Ce fut aussi notre sexe, qui le premier parut victorieux dans cette célèbre compagnie, juge souverain du bon goût, de l'éloquence, & de la belle Littérature: Mademoiselle *Scudery* remporta le premier prix à *l'Académie Françoise.* Mademoiselle *Bernard* y fut aussi couronnée trois fois, & trois fois encore à l'Académie des *jeunes Floraux.* Ces deux Héroïnes furent ainsi que Mademoiselle *Chéront* reçues à l'Académie de *Ricovrati de Padoue.* Le mot *d'Académicienne* enrichit en leur faveur les Dictionnaires de notre Langue. L'on vit d'autres Académies gémir sur la sévérité de leurs loix, qui ne leur permettent point de parer leur liste de ces noms illustres, & de s'associer un sexe spirituel & aimable. Mademoiselle de Catellan, qui fut la maîtresse de la plus ancienne Académie de l'Europe, en a été un des principaux ornements.

A des traits si marqués, que pourront opposer l'injuste prévention & l'orgueil des hommes? S'aviseront-ils encore de jouer les femmes Sçavantes? Trouveront-ils parmi eux un exemple égal à celui de Mademoiselle *Bernard?*

Mais c'est déja trop s'arrêter sur une chose aussi évidente. Parlons présentement, dit cette Dame, des abus qui régnent dans

les Colléges. Vous êtes en état, Messieurs, continua-t-elle, de nous en instruire. Quoiqu'il en coûte, il faut rendre hommage à la vérité, sur tout quand il s'agit d'une réforme qui paroît nécessaire.

Le Marquis de V.... commença à parler le premier sur ce sujet. Il n'est que trop vrai, nous dit-il, que les hommes abusent de l'Empire des Lettres. Les Philosophes eux-mêmes, ces hommes qui semblent ne porter le *Sceptre de la Sagesse* que pour annoncer qu'ils s'appliquent essentiellement à faire régner la vertu dans les cœurs de leurs disciples, ne leur expliquent pas un mot de la *Sçience des Mœurs*. Ils se contentent de la leur faire écrire, puis ils l'abandonnent pour n'expliquer que des questions, ou inutiles à l'homme, ou peu intéressantes en comparaison de la *Morale*. Hé! Tout le reste est-il quelque chose au prix de la vertu que la *Morale* apprend à connoître, à aimer, à pratiquer? N'est-ce pas cette Sçience qui montre la nature & la laideur du vice, qui enseigne à l'homme la nécessité & les moyens de le fuir comme son ennemi le plus redoutable? N'est-ce pas elle qui nous apprend à nous étudier nous-mêmes, à connoître nos passions, à les vaincre? Etude incomparable, & pour laquelle seule l'homme semble être né! Telles étoient les idées qu'en avoient con-

que quelques anciens Philoſophes juſques dans le centre du Paganiſme. Quelle honte pour des Philoſophes Chrétiens, qui par leur caractere & leur profeſſion ſont des *enfants de lumiere*, d'être plongés dans de plus épaiſſes ténèbres & de méconnoître, ou du moins de ne pas ſuivre le chemin qui conduit au ſouverain bien !

Je ne prétends pourtant pas qu'il faille abſolument bannir des Ecoles la *Phyſique*, les différentes parties de *Mathématiques*, ni même ce qu'on appelle *Dialectique ou l'Art de raiſonner.* Ces différentes études peuvent être utiles à la ſociété, ainſi conſervons-les ; mais autant qu'elles ne préjudicieront point à celle des Mœurs qui doit toujours avoir la préférence ſur toutes les autres.

Le Chevalier de N....... fit enſuite une autre remarque très-ſolide. On enſeigne, & l'on parle dans les Claſſes *l'ancienne Langue de Rome & d'Athènes*, tandis qu'on abandonne en quelque ſorte *la Langue maternelle, la Langue du Pays:* auſſi n'eſt-il pas rare de voir des Ecoliers au ſortir du Collége, ou des prétendus Sçavants qui ont vieilli ſur des Livres grecs & latins, ne ſçavoir point s'exprimer correctement en François. Ce ſont-là des exemples qu'on voit tous les jours.

Où trouver un Collége qui faſſe profeſſion d'enſeigner la *Géographie* & *l'Hiſ-*

toire, de donner des principes de *politiques*, de *maniment des affaires*, de *commerce* & de *société pour la vie civile?* Excepté quelques principes sur *la Religion*, ne peut-on pas dire qu'on enseigne dans la plûpart des Colléges mille choses inutiles? Il seroit à souhaiter que les jeunes gens en quittant ces lieux, trouvassent des Ondes semblables à celles du *fleuve Léthé*, pour leur faire oublier une partie de ce qu'ils ont appris. Il seroit plus aisé de les rendre sociables, & de leur apprendre ce qu'il convient de sçavoir dans le monde. Puisque ceux qui enseignent les différentes parties de la Philosophie, prétendent que ce sont-là des études fort utiles, pourquoi ne les enseignent-ils pas dans une Langue intelligible à tous ceux du Pays, qui ont bonne volonté de s'instruire, afin qu'ils puissent en profiter? Ne seroit-on pas tenté de regarder les Maîtres qui tiennent une conduite opposée, comme des ennemis du bien public? En effet, il ne tient qu'à eux de le procurer en se mettant à la portée de tout le monde; & ils ne veulent point le faire, lors même qu'ils le pourroient sans peiner davantage.

Je ne me plaindrai point comme font plusieurs autres, que des *Sophistes* orgueilleux viennent nous débiter les *rêveries d'Aristote* avec des termes inintelligibles, qui

effarouchent la plûpart des jeunes gens. Il faut avouer qu'il y a des régles pour perfectionner le raiſonnement, qu'elles ſont des guides qui nous empêchent de nous égarer, qui nous font apperçevoir les erreurs des autres. Mais il faudroit les propoſer ces régles d'une maniere qui les fît aimer, ſous un point de vûe agréable. Les propoſer ſous des termes qui inſpirent du dégoût, qui donnent de l'averſion, & vouloir néanmoins qu'on les aime, qu'on s'y applique : c'eſt ce que j'appelle ne pas raiſonner en voulant enſeigner la méthode du raiſonnement. J'ai toujours été ſurpris, & je le ſuis encore, que d'habiles Maîtres, ou du moins ceux qui paſſent pour tels, n'ayent pas donné ces régles ſous des termes de notre Langue, & qui ſignifiaſſent quelque choſe. S'ils ont tenté de le faire, & qu'ils n'ayent pu réuſſir, de quel front oſent-ils exiger qu'on les regarde comme des gens d'eſprit, tandis qu'ils n'ont pas celui d'enlever les ronces & les épines, qui font regarder comme impratiquable l'avenue du *Licée*, où ils ſouhaitent nous introduire ?

Pourquoi ne traite-t-on pas la Philoſophie comme l'a traitée *Deſcartes*, cet homme qui ſemble avoir été envoyé du Ciel pour apprendre à ſa Nation à penſer, & à raiſonner ſelon la Nature de l'homme ?

S'il a ſuivi les régles de l'Ecole, c'eſt en les débarraſſant de ce qu'elles ont d'épineux. L'air de contrainte n'y paroît point. Les *Fontenelle*, les *Pluche* n'ont été ſi fort goûtés, que parce qu'ils ont ſçu comme *Deſcartes*, nous propoſer une Philoſophie plus riante, plus humaine que le Pédantiſme des Claſſes.

Combien verroit-on de jeunes Seigneurs, de gens de la premiere qualité fréquenter les Ecoles de Philoſophie, ſi l'on enſeignoit en Langue maternelle, ou ſi l'on avoit déja défriché les premiers abords qui inſpirent la frayeur. On a déja reconnu la néceſſité d'enſeigner *une partie des Mathématiques*, & d'en faire ſoutenir *les Thèſes en François*, pourquoi n'en reconnoît-on pas de même la néceſſité, ou du moins l'utilité pour *toutes les autres parties de la Philoſophie*? On ne peut s'empêcher d'avouer que ce que je dis eſt vrai: il faut donc ſe déterminer à le mettre en pratique. Ces Philoſophes ingénieux diront peut-être pour raiſon, ſi toutefois ç'en eſt une, que c'eſt la mode d'enſeigner *en latin & non en françois*; mais je leur réponds que s'ils ſont eſclaves de la mode, lorſqu'elle eſt contre le bien public, ils ſont indignes du nom de *Philoſophe*, & qu'on le prodigue à leur égard. Pour moi, jamais je ne m'aſſervirai juſqu'à ce point.

Un auſſi vil eſclavage que celui de ne pas ſecouer le joug à une mode pernicieuſe à la ſociété, ne fut jamais ſupporté par un bon Citoyen. Que ſera-ce donc, ſi cette mode eſt encore contraire au bien de la Religion ? C'eſt préciſément le cas où l'on ſe trouve à l'occaſion de la Philoſophie latine. Chaque année, il y auroit peut-être dix fois autant de perſonnes qui aſſiſteroient aux leçons, ſi elles ſe faiſoient dans la Langue du Pays. La plûpart des jeunes gens y apprendroient à devenir des Citoyens utiles, à régler leurs mœurs. On leur prouveroit la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame, l'exiſtence d'un Dieu, qui par eſſence eſt un Etre infiniment parfait, Rémunérateur de la vertu, & Vengeur du crime. Ces connoiſſances les engageroient à être vertueux par les vûes, & les motifs que fournit la Religion. Par-là, l'impiété ſeroit convaincue, & bien-tôt elle ſeroit détruite.

Le Baron de M. . . . . adverſaire pour le moins auſſi redoutable, ſe mit auſſi ſur les rangs. C'eſt ainſi qu'il s'exprima. Voilà bien des abus conſidérables que ces Meſſieurs viennent de relever ! Il me ſemble pourtant qu'il y en a encore beaucoup d'autres, & dont le Traité des Etudes de *Rollin* n'a point fait mention non plus que de ceux dont on vient déja de parler. Je vais vous en rapporter un. On devroit en-

ſeigner *la Réthorique* en françois au moins dans la moitié des Colléges de Paris. Puiſqu'elle eſt l'Art de perſuader & démouvoir ; avantage que les Rétheurs font ſonner ſi haut, pourquoi ne ſe mettent-ils pas à la portée de tout le monde ? J'avouerai volontiers qu'il eſt bon de voir, de connoître les originaux ; auſſi n'avançai-je point qu'on doive entiérement bannir des Ecoles le grec & le latin. Mais je voudrois que cela fût réduit à un certain point ; & je ne crains pas de dire qu'il ſeroit beaucoup plus utile à l'Etat qu'il y eût pour le moins autant de Colléges, où l'on enſeignât la *Réthorique* dans une Langue, dont les Sujets pourroient tirer profit. Nous comprenons tous le françois, mais il n'en eſt pas ainſi du grec ou du latin.

Je voudrois même qu'à un certain nombre de Citoyens, on ne fît jamais voir les Auteurs anciens pour en devenir, comme il arrive très-ſouvent, des Copiſtes, ou des Imitateurs ſerviles. On enchaîne les talents & les facultés de notre ame. Il faut donner de l'eſſor à l'eſprit, & lui inſpirer la liberté de penſer de ſource.

Qu'on ne me diſe point que notre Langue n'a pas autant d'énergie, de force, d'élévation que celle d'Athène ou de Rome. Ce ſeroit la méconnoître. Eſt-ce que l'éloquence des *Flechier*, des *Fénélon*, des *Boſ-*

ſuet ne vaut pas bien celle de *Demoſthène* & de *Ciceron ?* Il n'eſt qu'un aveugle ou un injuſte préjugé en faveur des anciens qui puiſſe ſoutenir le contraire. Et ne pourrois-je pas citer mille endroits des ouvrages de M. l'Abbé *d'Olivet*, où ſa traduction égale tout au moins l'original ? Oui, la vraie éloquence eſt fondée ſur la Nature: Elle eſt de tous les ſiécles, de tous les climats, & de toutes les Langues. C'eſt donc la méconnoître, en abuſer, nous faire tort que de ne pas nous la donner dans une Langue qui nous eſt familiere. C'eſt vouloir priver l'Etat d'une infinité d'exellents Orateurs qui dans cent occaſions différentes ſeroient des Peres ou des ſoutiens de la Patrie, qui démaſqueroient les méchans, qui pourſuivroient le crime, & qui défendroient l'innocence opprimée.

Voilà ſans contredit bien des abus, reprit Madame de C...... Je ne crois pourtant pas que pour les réformer, nous enſeignions dès cette année même les perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, ainſi qu'on a voulu l'inſinuer. Mais ſi dans quelque temps les hommes n'employent pas une meilleure méthode d'enſeigner, ils ſeront entiérement privés des Colléges ; & notre ſexe les aura tous à ſa diſpoſition. Nous y ferons régner eſſentiellement la vertu & le bon goût. Nous ne marcherons point ſur

les traces de quelques perſonnes de notre ſexe ; car il faut l'avouer, il y en a eu dont la ſçience n'a ſervi, ce me ſemble, qu'à les rendre plus vicieuſes. Nous eſpérons éviter des écueils ſi dangereux & ſi funeſtes. Ce qu'il y a déja de certain, c'eſt que dès le *premier d'Octobre*, nous aurons auſſi-bien que les hommes des Ecoles publiques : nous partagerons au moins l'Empire des Lettres, & nous parviendrons à y donner le bon ton d'enſeigner. On ne fera aucune difficulté d'approuver un établiſſement auſſi utile. Il ne préſente rien qui ſoit défendu par les loix ou réglements de la Monarchie ; une telle Domination n'eſt point contraire à la *Loi Salique.*

Ne ſemble t-il pas que la Nature ait voulu faire connoître ſes deſſeins d'une autre maniere que par cette inſcription dont nous avons parlé ? Madame *du Chatelet* avoit déja paru comme une Aurore ; mais le même jour précisément que M*** vit ce phénomène à l'Obſervatoire, Mad. *le Myre* donna au Public un ouvrage qui eſt un autre prodige également ſurprenant. C'eſt le *Quadricide*, ouvrage de Géométrie, où elle découvre à un Sçavant d'entre les hommes, les paralogiſmes qu'il a faits dans ſa prétendue démonſtration de la Quadrature du cercle. Ici ſe manifeſte encore plus clairement le Triom-

phe pour le Beau-Sexe ; & c'eſt une choſe trop connue pour que perſonne ne puiſſe la révoquer en doute. Oui , aujourdhui même, Mademoiſelle *d'Agneſi* profeſſe publiquement les Mathématiques à Bologne.

LETTRE
A M. DE LI***

SUR

LA SUPPRESSION

DES SOUS-FERMIERS,

ET

L'AVANTAGE DE LA simplicité dans la perception des Impôts.



M. DCC. LV.

LETTRE
A M. DE LI***
SUR LA SUPPRESSION
DES SOUS-FERMIERS,
ET
L'AVANTAGE DE LA simplicité dans la perception des Impôts.

QUE je vous plains, MONSIEUR, de vous trouver fixé en Province, ou par votre modestie, ou parce que vous avez de la fortune, & qu'elle n'est que médiocre ! Paris vous offriroit une multitude de scènes qui se succedent rapidement;

elles vous intéresseroient comme citoyen & comme amateur des arts, elles vous fourniroient à penser comme Philosophe ; vous iriez à notre Théâtre vous former à l'amour de la patrie, à l'attachement le plus inviolable pour les Princes ; & la même Piéce, féconde en préceptes, vous donneroit par surcroît des leçons de fidélité conjugale, qu'elle ne sembloit pas promettre. Vous verriez de plus près les démarches adroites d'un Corps, pour lequel notre respect n'eut jamais besoin de causes étrangeres ; sa sourde activité prétextant de faire enfin cesser l'injustice si souvent reprochée de ses répartitions, travaille à loisir à rédiger par écrit le sistême de son indépendance. Vous admireriez le zéle & la vigilance du premier Tribunal, qui renonçant à son repos pour procurer celui d'un plus grand nombre

de familles, ſe trouve en même tems plus à portée de maintenir l'ordre public & l'exécution des Loix.

Mais ce qui vous frapperoit le plus, ce ſeroit la révolution dans les Finances, qu'il vous ſeroit aiſé de lire ſur le viſage de cette portion brillante des Citoyens dont les habits annoncent l'opulence, & quelquefois le goût. On ſupprime tous les Soûfermiers, ce ſéminaire de la premiere Finance, cet ordre d'hommes qui s'enrichiſſant par les détails, s'appauvriſſent aſſez ſouvent en gros, en luttant imprudemment contre un luxe qui obſcurcit le leur. Un homme de néant va préſenter à ſon Souverain vingt cautions de plus, pour traiter avec lui du recouvrement d'une partie de ſes revenus ; c'eſt-à-dire, qu'il va y avoir ſoixante Fermiers Généraux au lieu de quarante. Voi-

là la nouvelle qui ſurprend, qui réjouit, qui afflige, qui inquiette preſque tout le monde.

Le peuple imbécille applaudit à ce changement, préciſément parce que c'eſt un changement, ou peut-être auſſi parce que voyant diminuer le nombre de ceux qui vivoient ſur lui, il croit qu'il aura moins à fournir à l'avidité des Traitans. Il ne fait pas d'attention que puiſqu'il en paroît ſur la ſcène vingt nouveaux de la premiere claſſe, il devroit plutôt regretter, pour me ſervir de l'Apologue de Veſpaſien, ces mouches abreuvées de ſon ſang, auſquelles on en ſubſtitue de nouvelles.

Si j'en croi des troupes d'Auteurs & de beaux eſprits fort affligés, cantonnées à préſent chez les Libraires, ce changement porte un coup mortel aux Belles-Lettres. Il y avoit autrefois entr'elles & la Finance un aſſez

grand intervalle : fieres de leur origine, elles la dédaignoient avec un orgueil ſauvage ; elles la trouvoient gaie ſans agrément, magnifique ſans goût, altiere avec baſſeſſe, prodigue ſans diſcernement ; tout commerce avec elle leur auroit paru une méſalliance, une ſorte de profanation. Soit beſoin, ſoit défaite des préjugés, les Muſes s'étoient adoucies, & à l'exemple de nos Grands, elles ornoient les tables de ces Mécenes que voilà qu'on leur enleve. Que dirai-je de l'Architecture, de la Sculpture, de la Peinture ? Non pas à la vérité de celles qu'offrent à nos yeux les reſtes de la belle Antiquité, & qui décoroient les Portiques d'Athenes, les Théâtres de Rome, les Temples de l'ancienne Gréce, mais de cette Architecture née de nos jours, où l'on a ſubſtitué l'élégance à la nobleſſe,

les ornemens recherchés à la ſimplicité & à la grandeur, de cette Peinture & de cette Sculpture où la mignardiſe & l'afféterie tiennent la place de la beauté, & le caprice, de la liberté & de la hardieſſe, arts tous modernes, qui perdent, en les perdant, leurs Patrons, & preſque leurs Inventeurs.

D'autre côté, les politiques prennent la choſe plus ſérieuſement, à leur ordinaire, & tiennent que ce changement ne fera pas moins de mal à l'Etat que la révocation de l'Edit de Nantes. Cette révocation a privé la France d'Artiſtes célebres, de Commerçans opulens & laborieux, d'Ouvriers utiles dont elle a enrichi l'étranger. Elle a détruit preſque toutes nos Manufactures & ébranlé notre commerce. Faut-il donc toujours que nos voiſins s'enrichiſſent de nos pertes, & que la France forme

les autres peuples à ſes dépens ? Qui ſçait, ajoutent-ils, ſi les Partiſans ainſi diſgraciés, devenus inutiles à leur patrie & à eux-mêmes, n'iront pas communiquer aux autres Puiſſances ces projets de nouveaux Impôts qu'ils enfantent tous les jours avec douleur, ces préambules ingénieux d'Edits Burſaux, dans leſquels toujours l'utile néceſſité de remédier à quelques abus fait établir ou de nouveaux Offices, ou de nouveaux droits, ou de nouvelles formalités de Juſtice ? Le Comte de Bonneval a diſcipliné les Troupes Ottomanes, & les a rendues plus redoutables aux Princes Chrétiens. Ne pourroient-ils pas auſſi, ſi leur tendre attachement à la Religion ne les retient, aller chez le Grand-Seigneur échanger la ſimplicité de ſes Impôts, & l'enrichir par la multiplicité de leurs découvertes ? Que ſeroit-ce, ſi après que nous

avons rendu nos voiſins égaux à nous, & dans le commerce & dans la diſcipline militaire, nous perdions encore cette ſupériorité que nous donne ſur eux le grand art des Finances?

Pour moi, MONSIEUR, ſans me livrer à des craintes qui peut-être ne vous paroiſſent pas bien ſérieuſes, je rends ſincérement hommage au zéle & au patriotiſme du Miniſtre dont ce changement eſt l'ouvrage. S'il doit en effet être avantageux à l'Etat, je m'en réjouis d'avance comme citoyen, mais je m'en afflige comme homme. Soyez le Juge de quelques réflexions que vous verrez aiſément que l'humanité & l'amour du bien public ont dictées.

Dans la forme préſente de l'adminiſtration de nos Finances, on peut établir pour principe qu'il faut que le Roi perde, pour me ſervir d'une ex-

preſſion modérée, & perde beaucoup. Cela poſé, lequel vaut le mieux que ſoixante perſonnes gagnent avec lui, par exemple, trois cens mille livres par an, ou ſix cens perſonnes chacune trente mille livres ?

Du côté du Souverain, il eſt certain qu'il eſt plus digne d'un Roi, l'amour de ſes peuples, qui regarderoit comme perdu un jour qu'il n'auroit pas marqué par ſes bienfaits, de faire le plus d'heureux, lorſqu'il le peut ſans intéreſſer davantage ſes Finances.

N'eſt-il pas auſſi plus avantageux à ceux qui reçoivent ſes bienfaits, de ſe trouver ainſi multipliés ? Leurs richeſſes moins grandes les rendent moins odieux. La haine des peuples, preſque néceſſairement attachée à leur état, ſe partage ſur un plus grand nombre d'objets ; leur médiocrité les mettant plus

de niveau avec les autres Citoyens, rend leur fortune & plus sûre & plus gracieuse, pour qui sçait vraiment jouir.

Enfin, par rapport à l'Etat même, (je parle suivant notre sistême actuel de Finance qu'on auroit pû d'abord rendre plus simple & meilleur) la multiplicité des Traitans n'enrichit-elle pas un plus grand nombre de familles? Ne fait-elle pas circuler l'argent par un plus grand nombre de canaux nécessaires, & qui ne s'ouvrent pas pour le luxe seul, comme dans le cas d'un petit nombre de Fermiers? Ne forme-t'elle pas plus de Citoyens aisés? Et par-là ne rend-elle pas plus commune cette politesse, cette urbanité, cette Litterature aimable que l'opulence ne donne pas toujours, mais qu'elle met au moins en état de procurer aux autres par une belle éducation. De-là plus

de récompenſes ouvertes au travail des inferieurs; car enfin, quoiqu'il devienne criminel lorſque l'avidité fait perdre de vûe le bien public, renfermé dans de juſtes bornes, il mérite d'être excité. Enfin, par-là vous épargnez au peuple le ſpectacle affligeant des fortunes rapides de ces hommes nouveaux, fortunes toujours enviées, & ſouvent ſuſpectes. Ces enfans de la terre ſont-ils donc chargés de repréſenter pour l'Etat? A quel titre leur faſte offuſque-t'il nos Princes, efface-t'il nos grands Seigneurs? Faut-il, pour l'honneur du Royaume, qu'ils puiſſent dire, comme autrefois Aman, ſi l'eſclavage avoit lieu parmi nous:

Dans les mains des Perſans jeune enfant apporté,
Je gouverne l'Empire où je fus acheté,
Mes richeſſes des Rois égalent l'opulence.

Et ne peuvent-ils vivre ſans nous inſulter par de ſuperbes Palais : ſans aſſervir la Seine au caprice de leur luxe, ſans voir de leur lit la Capitale rangée en amphitéâtre autour de leurs pavillons, ſans ménager dans leurs boſquets des demi-jours à leurs plaiſirs, des gazons à leurs chûtes ?

Il eſt donc ſenſible que dans un ſiſtême de Finances auſſi compliqué que le nôtre, auſſi plein de parties, auſſi accablé ſous le poids des détails, & dans lequel l'Etat veut bien perdre tous les ans une certaine ſomme, il eſt plus utile que plus de perſonnes en profitent. Combien ces raiſons n'ont-elles pas plus de force aujourd'hui qu'il s'agit, non d'admettre une certaine quantité de familles à gagner dans les revenus du Prince, mais de réduire à la mendicité ces mêmes familles, dont

les Chefs ont compté ou dû compter ſur la durée de cette forme d'adminiſtration, s'y ſont conſacrés dès la jeuneſſe, ont perdu toute autre vûe d'établiſſement, & ne peuvent plus penſer à un autre état. Leur fortune étant toute mobiliaire, croyez-vous qu'on ne verra pas augmenter l'uſure déja ſi commune, malgré l'attention des Magiſtrats? Penſez-vous que ces hommes ſans places, forcés de ſoutenir leurs familles, pourront toujours ſe refuſer au deſir ou au beſoin de gagner par des voyes obliques ce qu'ils ne peuvent plus eſpérer d'un gain plus légitime?

Tel eſt, MONSIEUR, le malheur des Etats, qui n'ayant pas d'abord préferé des voyes ſimples dans les différentes parties de l'adminiſtration, ſe trouvent dans la ſuite obligés de ſe réformer; ils ne peuvent, ſans

ébranler bien des fortunes particulieres, recourir à des moyens dont ils ont reconnu trop tard l'avantage. Car enfin elles existent, ces voyes simples, mais notre vanité commence par les rebuter, blessée de ce qu'elles n'offrent rien de mistérieux, rien de recherché, rien de difficile. Nous appellons barbares les Peuples chez lesquels on perçoit cent mille tomans aussi aisément qu'on en perçoit cent; & à la fin, après avoir employé la quarantiéme partie des Sujets à recouvrer les Tributs, après avoir établi plus de trois cens Tribunaux pour en connoître, nous regrettons de ne les avoir pas imités. Tant de fortunes seroient-elles aujourd'hui en péril, si les Tributs se percevoient chez nous aussi simplement que chez un Roi des Indes, dont parlent quelques Relations? Le sage Législateur que la mort

nous a enlevé cette année, inclinoit pour la Régie des Tributs, excepté cependant de ceux dont la nature y répugne par leur extrême détail, par les pourſuites qui en naiſſent, par les fraudes qui en réſultent. Chez ce Peuple Indien il y a ſix Impôts ſeulement : deux ſont en Régie, l'un ſur les perſonnes, réglé invariablement ſuivant leur âge, leur claſſe, leurs facultés, & le nombre de leurs enfans, & payé par les Bonzes & les Fakirs comme par les autres Sujets; l'autre, d'une quotité fixe, ſur les terres, & le produit s'en porte des Chefs de chaque Village au Receveur du diſtrict, de celui-ci au Receveur de la Province, de ce dernier au Tréſor du Prince. Par-là ceſſe l'arbitraire de nos Tailles, l'injuſtice de la ſolidité qui accable une Communauté de l'indigence ou de la faveur d'un de ſes

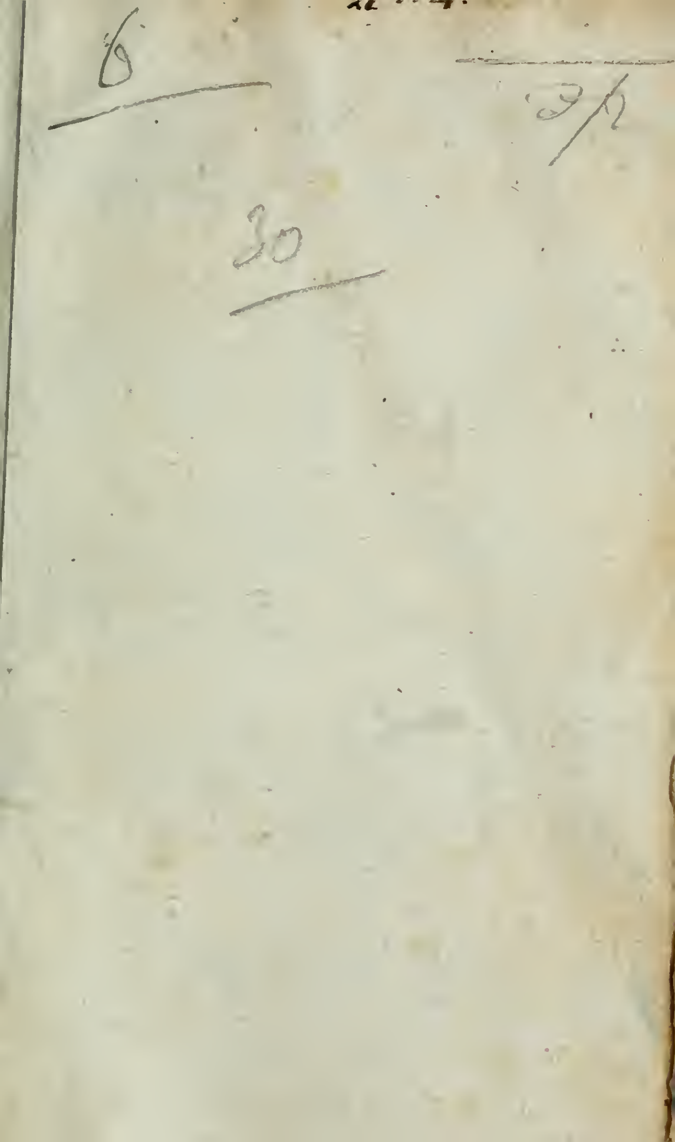
membres, & la difficulté de faire aux peuples quelques remises dans des tems favorables.

Deux autres sont en Ferme, le Domaine & les Douanes; la perception en est aussi simple, ce Domaine n'étant autre chose que les terres, qui dans les différentes Provinces appartiennent à la Couronne, & non une infinité de petits droits litigieux, d'une interprétation captieuse & difficile, & gênans pour la liberté des Contrats. Tous deux s'afferment, non à des Compagnies qui se formant dans la Capitale, surprennent ou arrachent du Souverain de nouvelles Loix d'où naissent de nouveaux procès, mais à des Citoyens domiciliés sur les lieux, à qui il n'est permis d'en affermer que jusqu'à une certaine concurrence. Par-là, sans rien diminuer de la simplicité, le gain se fait & se répand sur les lieux-mêmes, plus

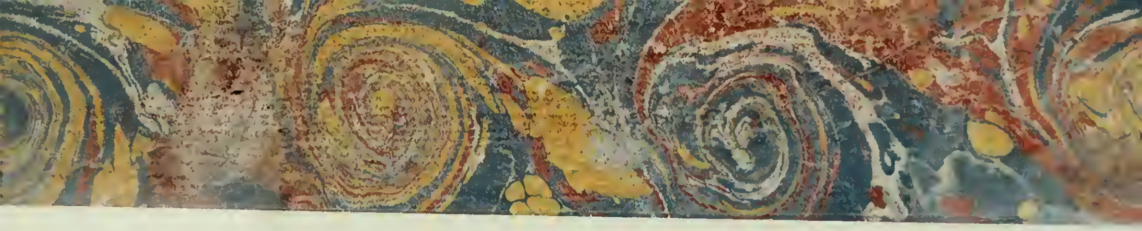
de familles y participent, les deniers publics courent moins de risques, les Citoyens arrachés du fond de leur demeure, ne viennent pas plaider jusqu'au Tribunal du Prince contre des Traitans redoutables, les Provinces ne sont point vexées par des armées de Préposés & de Commis, qui se dérobant à l'agriculture & aux arts méchaniques, ne connoissent d'autre mal que leur indigence actuelle, & souvent d'autre crime que de n'être pas assez attentifs sur les intérêts de leurs Maîtres; & la facilité qu'a chaque particulier de se procurer l'avantage de la perception des Tributs sans bassesse & sans intrigue, semble en diminuer le poids.

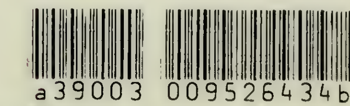
Les deux derniers, qui sont en privilége exclusif, sont deux denrées, l'une d'un usage à la vérité nécessaire, mais qu'on ne force pas les Citoyens d'acheter

au-delà de leurs besoins ; l'autre d'un usage assez inutile, mais que la mode, & peut-être la vanité ont accréditée. Le Prince en a des Magasins dans chaque Province, & le Privilége de la vente s'en accorde ou à celui du lieu qui a le plus d'enfans, ou à des Marchands qui ayant fait leur commerce avec honneur, se trouvent réduits à une situation fâcheuse par des malheurs qu'on ne peut leur imputer. C'est ainsi que le Gouvernement encourage à peu de frais la population qui paroît assez négligée parmi nous; c'est ainsi qu'il empêche par des voies bienfaisantes cette multitude de banqueroutes, qui souvent légitimes en elles-mêmes, sont frauduleuses dans l'énonciation des dettes actives & passives, par la nécessité d'assurer sa subsistance, fraude que n'a pû encore empêcher la sage sévérité de nos Loix.




La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The
University
Dat




a39003 009526434b

